

JOURNAL

indépendant | intrépide | sans compromis

FRANZ WEBER

juillet | août | septembre 2011 | No 97 | Fr. 5.– | AZB/P.P. Journal 1820 Montreux 1 | Postcode 1

Pourquoi nous aimons Heidi



Marée noire

Fore, bébé, fore!

4

Corrida

La violence nous concerne tous!

14

Finissons-en avec la construction effrénée de résidences secondaires ! 24



En faveur des animaux et de la nature



Notre travail est au service de la collectivité

Les actions de la Fondation sont motivées par la conviction que les animaux dans leur ensemble en tant que partie intégrante de la création, ont droit à l'existence et à l'épanouissement dans un habitat convenable, et que l'animal individuel en tant qu'être sensible a une valeur et une dignité que l'homme n'a pas le droit de mépriser.

Aussi bien dans ses campagnes de protection et de sauvetage de paysages, que dans celles d'animaux persécutés et torturés, la Fondation s'efforce inlassablement d'éveiller en l'homme sa responsabilité vis-à-vis de la nature et d'obtenir pour les peuples d'animaux un statut juridique parmi les institutions humaines leur garantissant protection, droits et survie.

La FFW, reconnue d'utilité publique, est exonérée d'impôts. Pour pouvoir continuer à remplir ses grandes tâches au service de la nature et du monde animal, la Fondation devra toujours faire appel à la générosité du public. Politiquement indépendante, subventionnée ni par l'économie, ni par les pouvoirs publics, elle dépend entièrement des seuls dons, donations, legs, etc...



*Quand tout semble vain, quand tous les
espoirs s'en vont, quand on est saisi
d'accablement face à la destruction de la
nature et à la misère des animaux persécutés
et torturés...on peut encore se tourner vers la
Fondation Franz Weber .*

Aidez-nous ! Chaque don, aussi modeste soit-il, est important et reçu avec gratitude.

Comptes:

SUISSE: Banque Landolt & Cie, ch de Roseneck 6, CH-1006 Lausanne, CCP 10-1260-7, compte Fondation Franz Weber,
IBAN CH76 0876 8002 3045 00003 ou compte postal 18-6117-3 Fondation Franz Weber, 1820 Montreux 1 IBAN CH3109000000180061173

FRANCE: Crédit Agricole Mutuel Alpes Provence, Avignon, Compte no 9483909 3 133, Code établissement 11306, Code Guichet 00084, Clé
R.I.B 59, BIC AGRIFRPP813, IBAN FR76 1130 6000 8494 8390 9313 359

SVP, préférez le E-Banking

www.ffw.ch

Renseignements FONDATION FRANZ WEBER

Case postale, CH-1820 Montreux, Tel. 021 964 42 84 oder 021 964 24 24, Fax 021 964 57 36, E-mail: ffw@ffw.ch, www.ffw.ch



Vera Weber

Dernière corrida à Barcelone

Le 28 juillet 2010, le parlement catalan, en réponse à une initiative législative populaire signée par 180'000 citoyens, votait l'abolition de la corrida en Catalogne. Dimanche 25 septembre avait lieu la dernière corrida dans l'arène «La Monumental» de Barcelone.

La plupart des commentaires qui paraissent dans les journaux allemands, suisses ou autrichiens glorifient le toréro, relatent ses exploits comme ceux d'un joueur de tennis, analysent les passes comme celles d'un match de football.

Particulièrement ces jours-ci, alors qu'on annonce la fin de cette tradition archaïque et la dernière corrida en Catalogne, les commentaires sont truffés de regrets et de nostalgie en évoquant la clôture de ce chapitre sombre et sordide de l'histoire.

Au lieu de se réjouir et de louer cette décision, réclamée par la société catalane et saluée de par le monde, on persiste à l'interpréter comme étant séparatiste, anti nationale et n'ayant rien à voir avec la protection animale. Pourtant, n'oublions pas que la Catalogne n'est pas la première région à abolir la corrida. Les îles Canaries en avaient décidé ainsi en 1991 déjà. En plus, rappelons qu'une majorité de la société espagnole s'élève contre la tauromachie, que les jeunes rejettent cette pratique arriérée qui ne cadre pas avec une société respectueuse de la nature et de la vie. Les jeunes s'opposent à ce spectacle anachronique et n'y assistent pas.

Etrange alors qu'une certaine opinion publique se cache encore derrière des arguments tels que l'art, la culture et la tradition pour justifier la torture intentionnelle d'un animal pacifique pour le plaisir d'une toute petite minorité !

Avez-vous donc oublié, vous autres « protecteurs » de la tauromachie que dans nos lois, en l'occurrence, dans la loi suisse :

Est punie de l'emprisonnement ou de l'amende toute personne qui, intentionnellement:

a. maltraite un animal, le néglige ou le surmène inutilement ou porte atteinte à sa dignité d'une autre manière;

b. met à mort des animaux de façon cruelle ou par malice;

c. organise des combats entre animaux ou impliquant des animaux au cours desquels ceux-ci sont maltraités ou mis à mort;

Dans notre pays et dans la plupart des pays européens, les actes de cruauté envers les animaux sont donc punis par la loi !

Or, la corrida est la glorification même de la cruauté gratuite et intentionnelle donnée en spectacle. Elle pervertit notre conscience, elle tue notre compassion ! De faire son apologie, consiste donc en un délit, sinon pénal, clairement moral.

Il règne dans nos pays une sorte de neutralité, pire encore, une acceptation, une sorte de gêne et de respect mal placé, au sein de la population face à la corrida.

En principe tout le monde sait que la corrida c'est mal, mais personne – ou presque – n'ose se lever pour crier halte, pour hurler sur les toits de l'Europe toute entière que nous nous rendons tous coupables de crimes contre l'innocence, si nous ne disons et ne faisons rien !

La corrida n'est pas un mal culturel espagnol qui ne regarde que les pays tauromachiques, mais bien une maladie insidieuse au niveau mondial, qui ralentit et freine tout progrès moral.

Car la cruauté et la violence nous concernent et nous affectent tous !

Vera Weber

Nature

Marée noire dans le Golfe du Mexique Déjà oubliée?	>>4
Surpopulation Au secours! La terre se meurt	>>6
Heidi Pourquoi l'aimons-nous tant?	>>8
Sauvetage d'un bouleau Tout est bien qui fini bien	>>21
Hôtel pour insectes à Giessbach	>>29

Animaux

La corrida Obscène et dégradante	>>14
Chevaux éboueurs d'Argentine Un journée historique	>>17
Un sauvetage	>>34

Suisse

Bruit des avions de combat Une guerre psychologique	>>12
Finissons-en avec la construction effrénée de résidences secondaires	>24

Société

Lettre de mendiant Mais qui est le mendiant?	>>27
Paris il y a 50 ans Un nuit à Monte Carlo	>>36

JFW plus

Les lecteurs ont la parole	>>32
La palette végétarienne	>>39



Finissons-en avec la construction effrénée de résidences secondaires!

OUI à l'initiative Franz Weber!

Impressum

Editeur: Franz Weber pour la Fondation Franz Weber et Helvetia Nostra

Rédacteur en chef: Franz Weber

Rédaction: Judith Weber, Walter Fürspreh, Vera Weber, Arika Lindbergh

Mise en page: Vera Weber

Impression: Ringier Print Adligenswil AG

Rédaction, Administration: Journal Franz Weber, case postale, CH-1820 Montreux (Suisse), tél 021 964 24 24 ou 964 37 37. Fax: 021 964 57 36. E-mail: ffw@ffw.ch – Site internet: <http://www.ffw.ch>

Abonnements: Journal Franz Weber, abonnements, case postale, 1820 Montreux, Tél. 021 964 24 24 ou 964 37 37

Tous droits réservés. Reproduction de textes, de photographies ou d'illustrations avec la permission de la rédaction seulement. Toute responsabilité pour des manuscrits, des livres ou autres documents (photos, etc) non commandés est déclinée. CCP: Si vous désirez soutenir le journal ou l'œuvre de Franz Weber par un don, veuillez l'adresser au CCP 18-6117-3, Fondation Franz Weber, 1820 Montreux.

Marée noire

■ George Salvanos



Le 20 avril 2010, la plateforme pétrolière «Deepwater Horizon», louée par British Petrol à la société suisse Transocean pour effectuer des forages sous-marins à 10.000 mètres de profondeur, prenait feu et explosait. Onze hommes y laissaient leur vie. S'ensuivait une fuite massive de gaz et de pétrole, que l'exploitant britannique et ses sous-traitants mirent des mois à canaliser et colmater. Le directeur général de la multinationale fut limogé. Enfin, le 3 août 2010, BP annonçait avoir réussi à boucher le puits. Entre-temps, selon les estima-

tions les plus récentes, quelque 4,9 millions de barils de pétrole s'en étaient échappés. C'était la plus grave marée noire de l'histoire.

Pourtant, penserais-je encore à ce désastre s'il n'avait été profondément gravé dans ma mémoire par un rêve?

C'était en été dernier, au moment où l'on annonçait que la fuite de pétrole du Golfe du Mexique était enfin «maîtrisée». Je m'étais rêvé dans le corps d'un gros poisson, ou d'un dauphin, venant de l'Atlantique et nageant vers l'intérieur du Golfe. On vit quelquefois, très rarement, de ces rêves si «réels», si plastiques, que c'est la réalité du réveil qu'on finit par mettre en doute.

Je nageais donc, à vive allure, à quelques mètres sous la surface, sentant l'océan défiler le long de mes flancs, jubilant dans la lumière de cathédrale d'un soleil d'été diffracté par l'eau pure. Je comprenais, je vivais le bonheur sans mélange des animaux s'ébattant en liberté, dans une adéquation totale de leur corps et de leurs forces avec son milieu naturel. Avais-je jamais éprouvé un instant de joie aussi complet dans ma vie d'humain?

Mais, peu à peu, l'eau cristalline où j'évoluais commençait à se teinter, par endroits, comme si des seiches avaient craché leur encre devant moi. Puis ce fut un assombrissement général, comme un crépuscule inattendu et soudain. Puis j'entrai dans

des volutes de liquide sombre, visqueux, comme un avion qui pénètre dans des cumulus d'orage. Sauf qu'à la différence des nuages, ce liquide me ralentissait, m'en-travaillait, m'étouffait par tous mes pores. Enfin, ce fut la nuit noire...

L'anesthésie par la démesure

Depuis ce cauchemar, je n'ai cessé de penser à l'horreur qui s'était déclenchée là-bas, au large des côtes de Floride, dans les eaux territoriales américaines. Je m'y intéressais déjà auparavant — c'était sans doute l'origine de mon rêve. Mais cette parabole m'avait mis en garde: l'événement était trop grave, trop important, pour que l'on puisse s'en détourner au bout de trois mois, simplement parce que les «autorités» avaient déclaré l'affaire close, ou en tout cas «sous contrôle».

Le Golfe du Mexique est l'un des foyers mondiaux de la biodiversité, accueillant plus de 15.000 espèces marines. Ce paradis, pourtant, semble en passe de devenir leur tombeau. En 1979, trente ans avant la fuite due à l'accident de British Petrol, l'explosion d'une autre plateforme, exploitée par la compagnie nationale mexicaine Pemex, avait déjà conduit à la dispersion de 3,3 millions de barils de pétrole dans la même aire. A peine la faune et la flore marine avaient-el-

les commencé de s'en remettre que cinq nouveaux millions de barils — soit 800 millions de litres — venaient éclipser la lumière du jour sur une surface grande comme un pays européen.

Comme dans les scandales financiers, c'est la démesure même des dégâts qui nous anesthésie face à la catastrophe. Le naufrage de l'Exxon Valdez, en 1989, pollua durablement les eaux arctiques et souleva la colère du monde entier avec «seulement» 41 millions de litres. Vingt fois moins! «La mort d'un homme, c'est une tragédie, la mort de millions de gens, c'est de la statistique», remarquait cyniquement Joseph Staline. La même loi des nombres s'applique à la fuite du Golfe, mais aussi à ces autres cataclysmes que nous avons fini par accepter comme une partie intégrante de notre quotidien: les guerres coloniales de l'OTAN aux quatre coins de la planète.

Carte blanche aux plus grands criminels

Lorsque Madeleine Albright, alors secrétaire d'Etat, affirma qu'un demi-million de morts civils en Irak était un prix «acceptable» pour la victoire sur Saddam Hussein, la traîna-t-on en justice pour apologie de crimes contre l'humanité? Non. Elle ne fut jamais inquiétée. Lorsque des dizaines d'innocents périssent chaque semaine dans de lâches et absurdes attaques de drones en Afghanistan ou au Pakistan, répudie-t-on les Etats responsables de ce terrorisme technologique? Non. Lorsque des banquiers irresponsables font payer leur spéculation hasardeuse par des millions de contribuables, les peuples se révoltent-ils? Non.

Lorsque les responsables de BP diffèrent le colmatage de la colossale fuite de pétrole dans le Golfe en essayant de ménager «leur» puits en vue d'une reprise de l'exploitation, les pend-on en place publique? Les met-on au moins en prison? Bien entendu que non. Au contraire: fin juin 2010, les autorités américaines finirent par interdire au public et aux journalistes l'accès aux plages et le survol des zones polluées afin de ménager les intérêts des groupes pétroliers dont elles se montraient de fidèles servantes. Même CNN finit par dénoncer la collusion entre l'angélique président Obama-Yes-We-Can et le lobby pétrolier...

«Drill, baby, drill !»

Faute d'une action civique et politique, pour laquelle les populations des pays riches n'ont manifestement plus la force, au moins aurions-nous pu profiter du désastre «Deepwater Horizon» pour nous interroger sur les mécanismes de pouvoir, de manipulation et de désinformation qui mettent en péril la survie même de notre planète pour le profit de quelques-uns. Car, qu'il s'agisse d'économie, de guerre ou de finances, ces mécanismes demeurent toujours les mêmes.

On aurait pu, ainsi, identifier l'une des causes du désastre dans la politique d'exploitation forcénée des sous-sols promue officiellement par le gouvernement américain et une partie de la classe politique. L'un des slogans les plus célèbres des Républicains dans les années ayant précédé ce désastre n'était-il pas «Drill, Baby, Drill!» («Fore, bébé, fore!»)? Deepwater Horizon n'est

que la pointe d'un iceberg qui comprend, notamment, la destruction des nappes phréatiques au travers de 40.000 sites de «craquage» du gaz de schiste sur le territoire des Etats-Unis. Si BP a pu s'implanter au large de la Floride et se moquer éperdument des mesures de précaution et de sécurité, c'est qu'elle avait — les rapports officiels l'ont tout de même relevé — le feu vert d'une administration laxiste uniquement préoccupée par le maintien de l'approvisionnement en hydrocarbures et réfractaire à toute source d'énergie renouvelable.

Le secret commercial plus important que la vie sur terre

On aurait pu se demander ce que valent des réseaux d'information officiels qui, des semaines durant, se contentent de passer quelques secondes d'images sous-marines fournies par les coupables eux-mêmes et de relayer leurs communiqués de presse.

On aurait pu dresser un inventaire des libertés réelles — ou de leurs restes — dont jouissent les citoyens de la plus grande démocratie du monde à la lumière du «kidnapping» des institutions politiques par le lobby industriel à l'occasion de cet événement.

On aurait pu analyser les conséquences de l'emploi massif de dispersants dans le traitement de la marée noire, des dispersants eux-mêmes à base d'hydrocarbures et aussi toxiques, sinon plus, pour la vie sous-marine que le pétrole brut lui-même. La toxicologue LuAnn White, de l'Université de Tulane à La Nouvelle-Orléans, remarquait qu'on ne connaissait même pas la composition de

ces dispersants, «car cela est protégé par le secret commercial». Le «secret commercial» apparaît donc plus important que la vie sur Terre.

«Business as usual»

On aurait pu — qui? par exemple les Nations-Unies, s'agissant d'un désastre d'importance planétaire — dépêcher une commission d'enquête scientifique pour vérifier les dires de la compagnie pétrolière, surprise en flagrant délit de mensonge tout au long de cette crise. Or, vous pouvez chercher: il n'existe, depuis le début 2011, aucune information disponible sur l'état du puits incriminé. Seule une étude scientifique, publiée dans la revue «Conservation Letters», démontrait, au travers de l'étude des cadavres de dauphins et de baleines dans le Golfe du Mexique, que l'impact environnemental de la marée noire avait été «largement sous-estimé»... Cela n'a pas empêché le gouvernement américain, dans les trois mois qui ont suivi l'accident, de délivrer de nouveaux permis de forage dans le Golfe. Les affaires continuent... business as usual.

On aurait pu faire beaucoup de choses, mais on ne l'a pas fait. L'humanité entière, sous l'impact de ce traumatisme, a préféré regarder ailleurs. Ainsi anesthésiée par la plus grande catastrophe pétrolière de l'histoire, elle a accueilli comme un simple fait divers ce qui semble déjà être le plus grand désastre nucléaire: Fukushima.

Arriverons-nous aveugles, stupides et sourds au jour du Jugement dernier?

Au secours ! La Terre se meurt !

■ Alike Lindbergh

Selon les plus récentes prévisions des Nations Unies, la population humaine mondiale atteindra dix milliards d'ici la fin du siècle.

Dix milliards d'humains ravauteurs, consommateurs et pollueurs ! Que les dieux nous viennent en aide !

Nous fonçons à tombeau ouvert

Quel avenir pour la planète ? Et quel avenir pour ces milliards de pauvres humains ? Et je ne parle pas ici seulement des cataclysmes de plus en plus fréquents (séismes, raz de marées, épidémies, inondations, et j'en passe) mais aussi de la faim qui devrait marquer le siècle La pullulation de l'espèce polluante va achever la nature malade de l'homme – et le détruire, lui aussi.

Etouffés par nos propres déjections, nous fonçons à tombeau ouvert (c'est le cas de le dire) dans l'inimaginable chaos que nous avons provoqué, nous, les humains. Notre espèce, et nulle autre : NOUS, LES HOMO SAPIENS ...

Il est capital que l'humanité l'admette, et l'assume, exactement comme un alcoolique doit admettre qu'il est le seul responsable de son addiction s'il veut voir réussir sa thérapie. Il est bien connu des psychanalystes que tant qu'on rejette la responsabilité de ses actes sur autrui, on n'a pas une chance de s'en sortir.



Abimée, blessée – mais elle vit encore

Seul, l'homme peut renverser les données, obtenir de lui-même une volte-face radicale, puisque c'est lui la cause du désastre. Certes, il est trop tard pour réparer beaucoup de dégâts, irréversibles : les espèces animales disparues le sont à jamais, les sols irradiés le sont pour des millénaires, les calottes glacières ne se reconstitueront plus – au moins de mémoire d'homme. Ce que nous pouvons tenter de sauver est une terre abimée, blessée, empoisonnée, avec nos armes de mort, nos technologies de mort, notre esprit de lucre et notre incommensurable irre-

sponsabilité – mais notre planète épuisée, pantelante, vit encore...

Nous pouvons peut être arrêter l'Apocalypse comme on blanchit la lèpre sans pouvoir en réparer les dégâts. Hélas ! au train où vont les choses, nous pourrions bien n'arrêter le processus fatal que lorsque nous aurons de l'eau jusqu'au menton ! Nos pieds y sont déjà jusqu'au chevilles ...

Ici, elle se dessèche et se craquelle, là, elle se noie. Notre terre se meurt, sans que les hommes de pouvoir bougent le petit doigt. La maison-terre s'écroule. Il faudrait faire vite, très vite, tourner le dos à nos

détestables comportements, tout de suite – pas dans 5, 10, ou 20 ans : MAINTENANT.

Admettre que nous sommes trop nombreux

Et c'est là que le bât blesse. Car les Etats, ceux qui les gouvernent, ainsi, hélas ! que la majorité de leurs électeurs, refusent d'admettre qu'il s'agit d'une urgence absolue (bien pire que le chômage et la pauvreté). L'urgence est vitale pour le sauvetage du monde ...

Il est évident que lorsque la maison brûle, on essaye avant tout d'éteindre le feu ; il n'est plus question d'aller au travail, ou de courir chercher

les enfants à l'école : il faut arrêter l'incendie avant tout.

C'est si évident ! Notre instinct serait-il devenu à ce point déficient que notre réaction devant un incendie serait de nous cacher la tête sous l'oreiller et de nous rendormir ?

Or, tandis que le climat se réchauffe, que les glaciers fondent et que le niveau des mers monte, alors que l'humanité se trouve confrontée à la situation la plus grave qu'elle n'ait jamais eu à affronter, que fait-on ? ... On parle, on discute, on pontifie, au cours d'innombrables débats contradictoires, colloques, conférences et autres palabres dites démocratiques, où chacun suit son idée fixe et où, par conséquent, nul n'avance. Cela relève du système, de la dilution des responsabilités, mais surtout d'une immense lâcheté, et du refus d'admettre 1) que tout est de notre faute et 2) que nous sommes trop nombreux pour ne pas étouffer la planète et nous avec elle.

La vérité sur la grande menace

Jusqu'à récemment, les scientifiques ont pensé que les calottes glaciaires de l'Antarctique et du Groenland mettraient des milliers d'années à disparaître, et qu'à la fin du vingt et unième siècle la hausse des eaux marines ne dépasserait pas 18 cm (ce qui, incidemment, est déjà préoccupant !)

Mais la récente évolution des événements – imprévue par les chercheurs – les ont contraints à rectifier leurs prévisions : ce que les spécialistes observent au Groenland depuis les cinq dernières années est terrifiant : le débit de fonte des grands glaciers y a doublé ou triplé, car des eaux plus chau-

des ont envahi les fjords et la température de l'air ayant augmenté, le niveau mondial des eaux pourrait monter très rapidement de six mètres. Et ce n'est qu'un début ! ...

Les théories classiques n'avaient jamais envisagé que des changements aussi énormes puissent se produire (ce qui démontre les limites des moyens d'investigation les plus sophistiqués)

Où loger et comment nourrir les millions d'évacués ?

Il faut bien comprendre que même si la montée des eaux se limitait à un mètre, cela suffirait à provoquer l'érosion de toutes les régions côtières, érosion déjà perceptible dans de nombreux endroits du monde. Des lieux jadis tranquilles sont de plus en plus fréquemment inondés lors de terribles ouragans, et ils semblent devoir être submergés inévitablement au cours des cent prochaines années, car les tempêtes dévastatrices se font de plus en plus violentes et rapprochées dans le temps. Là où la terre s'est tassée sous le pilonnage incessant et où l'érosion la dévore, l'avancée des eaux et les tornades obligeront des milliers, voire des millions d'habitants des côtes à se réfugier à l'intérieur des terres. Cela concerne un nombre impressionnant de mégapoles côtières, du Nord comme du Sud. On a du mal à imaginer où les millions de malheureux sinistrés pourraient s'enfuir, en particulier en Asie du Sud et Sud est – Indonésie, Malaisie, Bangladesh etc. ... et même à San Francisco, Londres, Amsterdam, Venise, Le Caire ... Où loger et nourrir des exodes de cette taille ?

On comprend que le climatologue Richard Alley, de l'université de Pennsylvanie ait dé-

claré : « ... On imagine difficilement toutes les villes côtières de la planète s'abritant derrière des digues, attaquées par d'incessantes tempêtes ! » Pourtant, c'est bien le cauchemar qui nous attend. Pour un homme averti, ou seulement bon observateur, l'évacuation récente de centaines de milliers de New-Yorkais, de plus d'un million de personnes dans le New Jersey devant une menace d'inondation ne démontre-t-elle pas que les menaces sont réelles, que certains responsables en sont conscients, et qu'ils n'ont pas d'autre solution que l'évacuation ? Sombre présage !

Pendant ce temps, les experts se disputent, les politiques noient le poisson, et le quidam grognon proteste contre la moindre mesure prise pour limiter les émissions de gaz à effet de serre, et autres pollutions inconsidérées ... On dérange les petites habitudes néfastes.

L'Atlantide asiatique

Dans le golfe de Thaïlande, avec le réchauffement climatique, les tempêtes de la mousson provoquent des vagues d'une violence inhabituelle, qui rongent les côtes, affaissées déjà sur plus de 600 km. Dans une cinquantaine d'années seulement, 50 km² au minimum et des terres immenses entre Bangkok et la mer seront submergés, or, ce sont des zones extrêmement peuplées et, bien sûr, bâties serrées. Aujourd'hui déjà, quantité de villages côtiers sont à ce point gagnés par l'eau qu'on y circule sur des sortes de talus de coquillages, enserrés par la mer. Bangkok est condamnée à brève échéance, au point que certains météorologues pensent que la ville sera «les pieds dans l'eau» d'ici vingt ans, et d'ici 2100 sera devenue l'Atlan-

tide asiatique : une ville englutie sous la mer.

Notez bien qu'il y a dix millions d'habitants à Bangkok ! Pas de commentaire... La ville s'enfonce sous le niveau de la mer et certains quartiers se sont enfoncés d'un mètre soixante dix en 60 ans. Plusieurs sont inhabitables deux mois par an au moins. Les vagues de la mousson sont passées en quelques années d'un mètre à quatre mètres de hauteur, et partout dans la ville il devient habituel de se déplacer en bateau plutôt qu'en voiture : Bangkok est un exemple de ce qui attend tôt ou tard toutes les villes côtières de la planète. Pour «la Venise asiatique», l'apocalypse est commencée, pour d'autres grandes villes, elle est pour demain. Mais il semble que l'humanité ne s'en soucie absolument pas, préférant ses querelles de clocher et les frasques sexuelles des célébrités. «Après nous le déluge !» paraît être la réaction la plus commune.

Après nous ? Vous croyez ? Quel optimisme, alors que l'eau se glisse déjà sous les portes ! ...

Un de mes amis, Vénitien de longue date, va quitter sa ville bien aimée, car il n'en peut plus : chaque année, pendant de longues semaines, l'eau sale des canaux envahit sa cuisine au point qu'il y patauge, avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Ce qui n'empêche pas les moteurs de polluer les canaux, et, dernièrement, un paquebot d'entrer dans le grand canal, chose jamais vue ni permise jusqu'ici.

Décidément, sous le règne de l'homme (eut-il le nez dans la boue) on n'arrête pas le progrès... de la stupidité.

Pourquoi nous aimons tant Heidi

■ Dominique Maurer

En plein cœur, c'est ainsi que nous touche cette histoire, celle de Heidi, la petite orpheline suisse qui, pour ne pas être placée dans une famille, se retrouve chez son grand-père, un vieil homme qui vit en ermite dans les montagnes, dans son chalet de l'alpage. La tante de Heidi reviendra ensuite la chercher pour l'emmener dans la grande ville et ses beaux quartiers, où malgré tout le confort, elle n'est pas heureuse et finira même par tomber malade. Elle pourra dès lors retourner dans les montagnes, auprès de son grand-père et de Peter, son ami berger, au milieu des sapins, des fleurs des champs et des chèvres du troupeau. C'est là, dans cette contrée rude et austère, que Heidi finira par trouver le bonheur.

Comment se fait-il que nous aimions tous Heidi ? Que cette petite fille nous émeuve à ce point, tout comme elle émouvait déjà nos grands-parents ? Qu'est-ce qui fait la force de cette histoire plutôt naïve ?

Ils ont beau jeu les moqueurs, d'arguer que ce roman pour enfants de Johanna Spyri est un tableau enjolivé du monde, que cette représentation idyllique des Alpes suisses est tout sauf réaliste, que le roman présente un monde manichéen en divisant les personnages en « bons » et « mauvais », que les vues de l'écrivain sont au-



Heureux celui qui, dans la montagne, assiste à un embrasement des Alpes.

jourd'hui obsolètes et le sujet démodé. Ils dénoncent une histoire préadolescente et un esprit de clocher qui ne valent plus qu'on s'y intéresse. Enfermée dans un mariage malheureux, Johanna Spyri écrivait des livres pour enfants pour soigner une dépression post-natale chez elle, sur un coin de la table de la cuisine. Cerise sur le gâteau, un germaniste tatillon a tenté de prouver que Heidi, le roman de Johanna Spyri, serait le plagiat de l'œuvre originale d'un écrivain allemand.

Un coup de maître

Cependant, l'esprit souffle où il veut. Le personnage principal, Adélaïde de son nom de baptême, est ancré dans une trame qui dresse

un tableau très juste et pas idéalisé pour deux sous de la vie au XIX^e siècle ; il en faudra donc plus aux rabat-joie et autres pédants de tous bords pour ternir son image. Avec Heidi, l'auteur de livres pour enfants a réussi un coup de maître. Des témoins de l'époque rapportent que la romancière écrivit le premier volume en l'espace de quatre semaines seulement, dans un état proche de la transe. Outre l'intrigue, si l'on considère vraiment que celle-ci ne vaut rien, l'expressivité dans la description des paysages et du monde animal, la concision de la langue dans les dialogues et les symboles forts qui caractérisent avec justesse les personnages sont remarquables.

Il suffit de lire quelques lignes de la première version du roman pour être sous le charme. Les extraits qui suivent dépeignent merveilleusement bien le monde alpestre de Heidi et le bonheur de la fillette avec une sobriété et une fièvre qui ne peut être que le fruit d'un état de profonde méditation.

Sur le chemin de Heidi

...Du charmant village de Maienfeld, un sentier conduit à travers prés et bois jusqu'au pied des hauteurs qui, de ce côté-là, dominant la vallée d'un air sévère. Dès le départ on sent venir à sa rencontre le parfum des prairies à l'herbe courte et l'arôme pénétrant des plantes montagnardes car le sentier se cambre et grimpe directement aux alpages...

Le vent des cimes

...Ainsi vint le soir. Dans les vieux sapins, le bruissement se fit plus fort, un vent puissant passait entre les branches, les faisant frémir et les froissant. Cette musique allait si bien aux oreilles d'Heidi et jusqu'à son cœur qu'elle en fut ravie et se mit à sauter et danser au pied des arbres comme si un bonheur extraordinaire s'était produit...

La Chardonnette

...Brusquement, Peter bondit sur ses pieds et se mit à courir à grandes enjambées ; Heidi courrait derrière : il était sans doute arrivé quelque chose, il ne fallait pas qu'elle reste en arrière. Peter traversa la mêlée des chèvres, se dirigeait vers le bord de l'alpage, où se creusait le précipice : là une chevrette étourdie se romprait facilement les membres. Il avait vu Chardonnette la présomptueuse partir de ce côté au petit galop et il arriva juste au moment où la chevrette sautillait vers le bord de l'abîme. En essayant de l'attraper, Peter trébucha et, dans sa chute, il ne peut saisir qu'une patte arrière de l'animal et la retenir par là. La Chardonnette bêlait à pleine gorge, surprise et furieuse d'être ainsi arrêtée dans sa joyeuse escapade, et têtue, elle tirait pour avancer.

Peter cria à Heidi de venir l'aider car il ne pouvait pas se relever et, à force de tirer, il aurait bientôt arraché la patte de l'animal. En arrivant, Heidi vit quel danger les menaçait tous les deux. Vite, elle arracha quelques bonnes touffes d'herbes et les présenta sous le naseau de Chardonnette en disant doucement : «Allons, allons, Chardonnette, sois raisonnable ! Regarde comme c'est dangereux, ici, si tu tombais, tu te casserais la jambe, ça fait très très mal.» La chevrette s'était aussitôt retournée pour grignoter les her-

bes que lui tendait Heidi. Pendant ce temps, Peter s'était remis sur pied et, saisissant la bête par son collier où pendait sa clochette, Heidi la tenant de l'autre côté, ils ramenèrent ensemble la fugitive vers le troupeau qui n'avait pas cessé de paître paisiblement. Quand ils furent en sûreté, Peter leva sa houlette pour lui donner une bonne correction et Chardonnette reculait, car elle savait bien ce qui l'attendait. Mais Heidi s'écria très fort : «Non, Peter, non, il ne faut pas la battre, regarde comme elle a peur !»

«Elle le mérite», grogna Peter et il voulut la frapper. Mais Heidi se rua dans ses bras en criant indignée : «Tu n'as pas le droit, ça lui fait mal, lâche-là !»

Peter resta sidéré devant cette Heidi impérieuse, dont les yeux tout noirs lui lançaient de telles étincelles qu'involontairement, son bras s'abaissa. «Je la laisse aller, si demain tu me donnes encore de ton fromage», dit-il en cédant car il voulait se faire dédommager de sa peur.

«Tu peux tout prendre, le morceau de demain et de tous les jours, je n'en ai pas besoin», dit Heidi, «et le pain aussi, je t'en donnerai beaucoup, comme aujourd'hui ; mais tu ne battras pas la Chardonnette, ni l'Hermine, ni aucune chèvre.»

«Ça m'est égal», dit Peter. Et de sa part, cela valait bien un consentement. Il lâcha la coupable qui s'en fut en bondissant au milieu du troupeau...

Des roses ardentes dans la neige

...Sans qu'on s'en aperçût, la journée s'était écoulée ; déjà le soleil se disposait à descendre au loin, derrière les monts. Heidi s'était rassise dans l'herbe pour contempler dans le recueillement les jacinthes bleues et les fleurs de cytise raviver leur couleur sous le soleil couchant, et l'herbe se couvrir d'une résille

d'or, et les rochers d'en face se mettre à rissoler et flamboyer. Et Heidi se dressa soudain en criant : «Peter ! Peter ! Ça brûle ! Ça brûle ! Toutes les montagnes brûlent et la neige aussi brûle et le ciel. Regarde ! Regarde le grand rocher, il est tout rouge ! Oh, que c'est beau, la neige en feu ! Peter, regarde là-haut chez le rapace aussi, il y a le feu ! Et les rochers ! Les sapins ! Tout brûle, tout est en feu !»

«C'est toujours comme ça», fit Peter tranquillement en continuant de tailler son bâton, «mais ça n'est pas du feu.»

«Alors qu'est-ce que c'est ?» cria Heidi en courant partout, pour tout voir ; rien ne lui suffisait, tant c'était beau de tous les côtés. «Qu'est-ce que c'est, Peter, qu'est-ce que c'est ?» cria-t-elle.

«Ça se fait tout seul», expliqua Peter.

«Oh, regarde», cria Heidi au comble de l'excitation, «les voilà qui deviennent rouges et roses ! Regarde celle qui a de la neige, et celle qui a le plus grand rocher pointu ! Comment s'appellent-elles, Peter ?» «Les montagnes ne s'appellent pas», répondit-il.

«Comme c'est beau, cette neige rose-rouge ! Oh, tu vois toutes les roses sur les rochers du haut ! Mais, ils deviennent gris ! Oh ! Oh ! tout s'est éteint ! Peter, tout s'est éteint !» Et Heidi se laissa tomber par terre, désespérée, comme si c'était vraiment la fin de tout.

«Ça recommencera demain», expliqua Peter. «Debout, il faut rentrer.»

Il siffla et cria pour appeler ses chèvres et l'on prit le chemin du retour.

«C'est comme ça tous les jours, tous les jours, quand on monte au pâturage ?» demanda Heidi, quêtant une réponse affirmative.

«En général», répondit Peter.

«Mais demain, sûrement ?» insista-t-elle.

«Oui, oui, demain sûrement», dit-il pour la rassurer...

Dans Heidi, Johanna Spyri met en scène la portée symbolique et la force qui émane de l'univers de la montagne. Nous connaissons tous la paix solennelle qui régnait sur les hauteurs. Les sentiments qui nous animent lorsque nous contemplons le monde du haut du sommet d'une montagne sont de l'ordre du sacré. Heureux celui qui devient, quelque soir ensoleillé, témoin d'un embrasement des alpes : Les lueurs du couchant se reflétant sur les sommets alpestres, ce spectacle auquel tous n'ont pas la chance d'assister, revêt pour l'âme une grâce particulière (cf. Cannetti Elias, 1980, p. 204, Masse und Macht).

Une pionnière du mouvement écologique

Dans le premier tome intitulé Heidi, Monts et merveilles (Heidis Lehr- und Wanderjahre), Heidi découvre et apprend à aimer les montagnes des Grisons, pays de ses ancêtres, lorsqu'elle arrive toute jeune chez ce grand-père qui vit comme un ermite et qui va l'élever à sa manière, un peu bourrue certes mais aussi affectueuse. Heidi vit paisiblement au sein de cette nature puissante. Deux ans plus tard, elle est subitement arrachée à cet univers propre à la contemplation ; sa tante a en effet décidé que l'enfant, désormais en âge de fréquenter l'école, devait être ramenée à la civilisation, en ville, à l'étranger. Elle devra tenir compagnie à Clara, la fille d'un riche négociant, qui s'ennuie, clouée dans son fauteuil roulant, et lui servir de domestique personnelle. Arrivant à la ville, à Francfort-sur-le-Main, Heidi a beaucoup de mal à comprendre le

monde qui l'entoure, la multitude de domestiques, de règles, l'air étouffant et toutes ces portes fermées. Mais elle apprendra aussi à lire, à écrire et à coudre. Même si ce n'était sans doute pas son propos, Johanna Spyri se présente ici comme une pionnière du mouvement écologique. Elle montre comment son héroïne va son petit bonhomme de chemin, sans s'en laisser détourner, comment elle écoute la voix de son cœur, supporte tout ce qu'on demande d'elle, comment elle apprend avec vivacité et subit ces épreuves sans perdre de vue son but qui est de pouvoir retrouver le monde animal et les montagnes, source de vie et seule vérité à ses yeux. Ce qui la fait tenir, c'est ce fol espoir qu'elle porte dans son cœur d'être bientôt de retour chez elle, dans la nature et les montagnes, entourée d'animaux et d'êtres authentiques, qui lui donneront le sentiment d'être utile et heureuse.

L'irrésistible appel des montagnes

Or, à une époque où la famille règne sur une grande partie de la Suisse et où le travail des enfants prend au quotidien des allures d'esclavage, Heidi, la jeune paysanne dont on loue les services, ne peut pas être maître de son destin ; elle s'étirole et dépérit quand elle comprend qu'elle ne pourra jamais rentrer dès lors que ses maîtres veulent la garder là où elle est ; ses besoins de petite fille n'entrent pas en ligne de compte. Elle se soumet, ne se rebelle pas, elle finit par tomber peu à peu dans l'apathie et refuse de s'alimenter. En proie à des crises de somnambulisme, elle commence à déambuler la nuit dans la maison. Com-

me la famille qui a accueilli la fillette à Francfort ne veut pas d'une enfant malade sur les bras et qu'il semble difficile de venir à bout de son caractère indomptable, Heidi est renvoyée dans son pays et sa région de misère. Pour Heidi, tout est bien qui finit bien, son rêve se réalise enfin, elle recouvre immédiatement la santé à peine rentrée dans l'alpage.

La nature salvatrice

La première version du roman dont l'histoire s'arrêtait ici est épuisée peu après sa parution. Jamais encore un livre pour enfants ne s'était aussi bien vendu. La romancière ne se fait pas prier longtemps et un deuxième tome paraît peu de temps après le premier sous le titre Heidi met en pratique ce qu'elle a appris. Dans cet ouvrage, l'héroïne des Alpes des Grisons continue imperturbablement à prendre fait et cause pour la nature salvatrice. Elle est cette fois-ci la «bonne fée» du chalet de l'alpage. Maintenant, c'est la famille de Francfort qui vient lui rendre visite, à elle et à son grand-père. La scène où Peter le chevrier, jaloux de ces visiteurs citadins, pousse la chaise roulante de Clara contre un rocher, marquera les esprits.

Dans ce roman, le lecteur verra comment Clara, la jeune fille paralysée, ne pouvant compter que sur elle-même sans sa chaise roulante, fait ses premiers pas sur l'alpage. L'air vivifiant de la montagne, les encouragements incessants de son amie Heidi et le secret du lait de chèvre y sont pour quelque chose.

Nous n'irions pas jusqu'à prétendre qu'il suffirait aux

handicapés ou aux paraplégiques de se rendre dans les Alpes pour que le bon air de la montagne et les vertus du lait frais leur fasse tout à coup recouvrer l'usage de leurs membres, ce serait trop beau. Pour Clara, il ne s'agit certes pas d'un cas de paraplégie classique mais de quelque chose comme un état de faiblesse, une maladie de civilisation qui l'avait jusque-là empêchée de marcher. Rappelons-nous un instant les corsets incroyablement serrés que devaient porter en particulier les jeunes femmes de l'époque ainsi que l'étroitesse d'esprit de l'éducation victorienne, avec son obsession pour les règles, la protection et l'impitoyable contrôle des mœurs. Il n'est pas impensable que la maladie de Clara ait été le résultat d'une paralysie mentale et émotionnelle complète. Le manque de mouvement et d'air frais, une respiration superficielle, le refoulement des besoins essentiels sont autant de classiques parmi les maux de la civilisation moderne.

La jeune héroïne montagnarde fictive qui a conquis les cœurs de millions de personnes dans le monde entier nous fait comprendre combien il peut être simple de trouver un mode de vie équilibré.

La figure paternelle

Aux côtés de Clara et Peter, le grand-père, l'Ancien, occupe une place centrale dans l'histoire de notre héroïne amoureuse des animaux et protectrice de la nature. Il est son havre dans la tempête. À partir du moment où il recueille la fillette, le vieil homme qui a beaucoup vu et vécu et qui, pétri de rancœurs et d'amer-

tume, s'était retiré dans ses montagnes, s'épanouit et réalise des choses magnifiques pour le bien de tous, poussé qu'il est par son infatigable petite-fille. Relevons le passage où est révélé le secret du grand-père sur la véritable origine du délicieux lait de l'alpage aux vertus bienfaisantes.

...Peter apparut alors avec son troupeau et, pendant que Heidi se retrouvait prise dans la mêlée par les salutations matinales, l'Ancien prit Peter un peu à part afin qu'il comprenne bien ce qu'il voulait lui dire, car les chèvres bêlaient à qui mieux mieux pour témoigner à Heidi leur débordante affection.

«Ecoute-moi et fais bien attention», dit l'Ancien. «A partir d'aujourd'hui, laisse aller Colombine à sa guise. Elle sait où poussent les meilleures herbes ; alors, si elle monte, tu la suis, les autres ne s'en porteront pas plus mal, au contraire, et si elle monte plus haut que tu ne les mènes d'ordinaire, tu la suis encore et tu ne la retiens pas, tu entends ! Et si tu es obligé de grimper un peu, ça ne te fera pas de mal, tu vas où elle veut, car en cette matière, elle est plus fine que toi et je veux qu'elle broute ce qu'il y a de meilleur pour qu'elle donne un lait fabuleux. ...»

Le mal du pays de Heidi est aussi le nôtre

Le grand-père et Peter le chevrier sont les émissaires de notre petite bienfaitrice qui, avec son caractère turbulent et chaleureux, tire les ficelles et répand la joie autour d'elle. C'est grâce à la force et à la fougue de Peter et à la sagesse de l'Ancien que s'accomplissent tous les petits et grands miracles qui sont en réalité le fait de la fil-

lette. Mais le véritable miracle du roman réside indéniablement dans le fait que l'innocence et la sincérité de cette fillette parviennent à faire reculer les préjugés et à rétablir la paix. Sa liberté de parole touchante, son empathie précoce et son grand talent pour la contemplation montrent clairement à quel point le monde a besoin de modèles. Le mal du pays que ressent Heidi, cette recherche d'innocence, de calme et de positions claires font vibrer en nous la corde sensible. Elle est véritablement un modèle dans ce sens qu'elle est toujours loin devant, guidée par la clarté de sa «vision», sans qu'elle puisse faire autrement car c'est là sa nature profonde. Ses besoins modestes et son amour des animaux nous rappellent François d'Assise, tandis que le ravissement qu'elle est capable d'éprouver ferait penser à Bouddha.

...La vallée, tout en bas, miroirait sous le soleil matinal ; devant l'enfant s'élevait une longue pente neigeuse qui se détachait sur le bleu sombre du ciel, à gauche une énorme masse de rocher flanquée de deux hautes tours sèches et dentelées qui se piquaient dans l'azur et, de là-haut, la contemplait sèverement. Elle se fit toute petite, comme une souris, et regarda alentour ; partout régnait un grand, un profond silence ; seul frémissait le vent, doucement, entre les délicates clochettes des jacinthes et les grappes d'or éclatant de cytises, les balançant de-ci de-là joyeusement.

Heidi se sentait comme jamais encore elle ne s'était sentie. Elle buvait les rayons d'or du soleil, la fraîcheur de l'air, le délicat parfum des fleurs et ne désirait rien que de rester toujours ainsi...

Les origines miséreuses de Heidi nous inspirent aussi de la pitié, l'intrigue cruelle en elle-même et sa représentation très réaliste et déchirante nous choque et nous révolte. Tous les jeunes enfants n'ont pas la force morale de cette enfant fictive de l'alpage et ils sont loin de sortir aussi manifestement indemnes des traumatismes décrits dans le roman. Plus d'un enfant ne parviendra jamais à se remettre de telles épreuves et les histoires de vie ne se terminent bien souvent



pas par un happy end. N'oublions pas non plus que la beauté des montagnes cache aussi l'envers de ce décor pittoresque, la misère, qui draine son lot d'atrocités et de laideurs, l'odeur dominante à l'époque ne devait pas toujours être celle des forêts de sapins. Dans Heidi, nous pouvons en tout cas reconnaître que l'être humain devrait, pour ses agissements, prendre mesure sur les structures imposées par

la nature. La nature est indissociable de l'action de l'homme. Nous vivons en symbiose avec la nature qui nous apparaît tantôt comme une ennemie tantôt comme source de vie et que nous considérons comme objet de notre action de protection. C'est tout cela que nous rappelle Heidi lorsqu'elle affronte la nature par tous les temps, recouvrant même par là la santé, lorsqu'elle s'attache, la plupart du temps, à adapter l'ordre de la vie quotidienne aux réalités de la nature.

La clef d'une porte fermée

Nous mésestimons aujourd'hui notre capacité à nous imposer nous-mêmes des limites. L'homme moderne a quasiment perdu toute mesure. Ce faisant il a aussi perdu la capacité de vivre pleinement la liberté (cf. Honecker, Martin, 1995, p. 246, Grundriss der Sozialethik). Or, c'est précisément cette liberté qui nous manque. Nous sommes perdus dans cette époque de tous les

possibles, dans laquelle aucune pierre ne semble plus reposer sur l'autre, où les religions les plus diverses se valent à nos yeux et où même la science ne sait que répéter qu'elle n'a pas non plus les clefs. Nous sommes livrés à nous-mêmes, condamnés à chercher quelque part au plus profond de nous-mêmes la responsabilité d'une liberté qui aille au-delà de l'idée de liberté individuelle. Nous recherchons une liberté qui soit soumise à des lois qui nous concernent tous. Nous rêvons d'indications claires que nous puissions comprendre. Une vie de protection de la nature et du monde animal, telle est la clef de cette porte qui nous reste si souvent fermée. Heidi porte cette clef dans son cœur, c'est là qu'elle est chez elle et c'est la raison de notre amour et notre admiration pour elle.

...Au milieu de la nuit, l'Ancien se leva en marmonnant pour lui tout seul : « Elle doit avoir peur ». Il monta à l'échelle et s'approcha de la couche de Heidi. La lune illumina un instant le ciel, mais les nuages poussés par l'ouragan la couvrirent et tout s'assombrit. Et voici que la lune revint par la lucarne ronde, éclairant juste le lit de Heidi. Les joues roses, bien au chaud sous l'épaisse couverture, elle dormait tranquillement, la tête posée sur son petit bras arrondi, et sans doute rêvait-elle à une chose plaisante car son visage souriait. Le Grand-père contempla le sommeil paisible de l'enfant jusqu'à ce que la lune se cache derrière un nuage et que l'obscurité retombe, puis il retourna se coucher...

Bruits de jets de combat dans l'Oberland bernois

"Guerre psychologique contre la population"

■ Silvio Baumgartner



Un Hornet F/A-18 perçant le mur du son

Dès qu'il s'agit d'affaires militaires, il n'y a plus de démocratie en Suisse. Lors d'une journée d'information qui s'est déroulée fin août 2011 à l'aérodrome militaire de Meiringen, le Département fédéral de la Défense (DDPS) a choqué la plupart des 70 personnes présentes. Avant même cette journée, le DDPS l'avait déjà annoncé : une réduction des mouvements aériens dans le Haslital n'est pas discutable.

Ueli Maurer, le Ministre de la Défense, n'avait laissé planer aucun doute. En avril 2010 déjà, il avait déclaré qu'il n'était pas question de réduire les mouvements aériens à l'aérodrome militaire de Meiringen-Unterbach. Et le Département

fédéral de la Défense, de la Protection de la Population et des sports (DDPS) n'a pas changé son positionnement depuis. Jusqu'à 5.000 mouvements de jets de combat, dont 4.500 avec les jets F/A-18 seraient indispensables, faute de quoi l'Armée de l'air ne remplirait plus sa mission. C'est également le chiffre qui devra figurer désormais dans le cahier des charges de l'Armée. On nous apprend par ailleurs que s'il y avait moins de vols, l'exploitation et la survie économique de l'aérodrome de Meiringen serait remise en question.

Cela suscite dès le départ deux questions : Pourquoi organiser une «collaboration», telle que celle lancée le 18 août 2011 à l'aérodrome militaire à l'occasion de la journée d'information si le DDPS annonce d'emblée qu'il n'a pas l'intention de

négocier ? Et que veut dire ici «exploitation et survie économique» de l'aérodrome de Meiringen ? Plus il y a de vols brûlant du kérosène aux frais du contribuable, plus l'exploitation est «rentable» ? Est-ce vraiment «économique» que des centaines de millions de CHF partent en fumée et en bruit infernal chaque année dans l'étroite vallée du Hasli et sur le lac de Brienz ?

«Plier boutique»

«Je ne peux que qualifier de bizarre une logique pareille», affirme une porte-parole des hôteliers de Brienz* «N'est-ce pas le contraire d'économique que de laisser le bruit de l'aviation militaire ruiner l'économie de toute une vallée qui vit principalement du tourisme ?» Et la Vice-Présidente de l'Association des hôteliers de Brienz de préciser : «Si le DDPS persiste pour maintenir ses plans de vol, l'Oberhasli et toute notre incomparable région touristique peuvent plier boutique.»

Les habitants des régions concernées -doivent-ils vraiment endurer tout cela, ainsi qu'une pollution de l'air massive ? Le DDPS a-t-il le droit d'utiliser l'aérodrome militaire de Meiringen- de manière aussi intensive qu'il le fait maintenant ? C'est sur ces questions fondamentales que se penche depuis longtemps la Fondation Franz Weber (FFW). Le peuple suisse a certes rejeté l'initiative "contre le bruit des jets de combat dans les régions touris-

tiques" lancée par la FFW il y a trois ans, mais l'Oberhasli et les communes voisines l'ont clairement accepté. Reste la question principale : Quelle quantité de bruit, de poussières nocives et de substances toxiques a-t-on le droit d'imposer à la population ?

Pas de compromis

Un comité intermédiaire, composé d'autorités et de représentants des communes concernées et des associations touristiques affectées avait réclamé un compromis consistant à réduire le nombre annuel de mouvements aériens réalisés à Meiringen-Unterbach à 2.500 décollages ou atterrissages de jets combats, et à ne pas voler pendant la haute saison touristique, c'est à dire les 4 mois estivaux. Les nuisances resteraient certes très importantes, mais l'on parviendrait néanmoins à les réduire tout en maintenant les 200 emplois créés par l'aérodrome.

Le DDPS ne veut rien savoir. Il impose, dans le cahier des charges de Meiringen, 7.200 mouvements aériens, dont 5.000 avec des jets. 4.500 de ces vols concernent le F/A-18, extrêmement bruyant, et 500 le Tiger. "C'est le nombre de vols dont a besoin l'escadron", explique Peter Merz, le commandant de l'aérodrome. Un escadron professionnel de jets F/A-18 est stationné à Meiringen depuis 2006. Et les militaires ne cessent de rappeler que par rapport au plan 2001 qui

autorisait jusqu'à 10.500 mouvements aériens, le nombre de vols sera nettement réduit.

«Désinformation»

Mais à ces calculs douteux, les experts ont des objections de poids : «En 2001, lorsque ce cahier des charges était en cours de rédaction, il n'y avait pas encore de F/A-18 dans le Haslital. Or, les F/A-18 font cinq fois plus de bruit que les jets du type Tiger, qui, à l'époque, décollaient et atterrissaient principalement à Unterbach. Ainsi, 4.500 vols de 4500 F/A-18 correspondraient au bruit fait par 22'500 Tigers. «Mais le DDPS n'a pas envie d'en parler.» Les experts dévoilent d'autres distorsions délibérées que le DDPS fait sur la réalité. Comme par exemple le fait que les relevés effectués pour déterminer les nuisances sonores subies sur 365 jours dans la vallée ne tiennent pas compte des valeurs de pointe atteintes lors du décollage d'un F/A-18, dont les 90 % sont avec un réacteur à postcombustion qui multiplie encore le volume du bruit. Ou le fait d'ignorer que la zone aérienne de la région du Haslital subit également d'autres nuisances sonores massives à cause du stand de tir de l'Axalp située au-dessus du Lac de Brienz et de l'Hôtel Giessbach. Les exercices de tir des jets de combat ayant décollé à d'autres aérodromes, ne sont bien entendus pas pris en compte non plus. Étant donné ces circonstances, l'on reprochera au DDPS de pratiquer une désinformation perfide vis-à-vis de la population locale, une sorte de guerre psychologique contre les concernés. Un dialogue constructif avec la région, afin de rendre possible une cohabitation entre l'aérodrome militaire, le tourisme et la qualité de vie des habitants, est catégoriquement rejeté. Le DDPS

n'hésite pas à recourir au chantage : soit la population accepte que les nuisances sonores augmentent encore, soit l'on ferme l'aérodrome.

C'est désormais à la population et aux communes concernées d'agir et de se défendre en justice par tous les moyens, durant les prochaines semaines, contre l'établissement définitif du nouveau cahier des charges.

L'importance des nuisances sonores qui seront autorisées au final n'est pas fixée unilatéralement par le Conseil Fédéral ou par le DDPS, mais par les habitants de la vallée de Haslital. Dans le Valais, les autorités et les organisations touristiques ont réussi à imposer leur volonté. Comme l'a déclaré récemment le Conseiller fédéral Maurer, il n'y aura plus, à l'avenir, de vols de F/A-18 à l'aérodrome de Sion.

Des annonces contre le bruit des jets militaires

Tout le monde peut participer à la «collaboration». Les communes vont rassembler les requêtes et les observations de la population. De là, on passe au

canton. La prise de position du Conseil d'Etat quant au cahier des charges, est prévue pour février 2012. Toutefois, le DDPS n'est pas tenu de respecter les prises de position. C'est le Conseil fédéral qui prend la décision. Mais l'expérience a prouvé que si la pression politique locale est suffisante, le canton et le DDPS en tiennent compte, comme cela a été le cas dans le Valais les années passées.

Depuis quelque temps, les opposants au bruit des jets militaires publient dans la presse locale des annonces aux slogans révélateurs : «Le DDPS confirme : 1 F/A-18 fait 5 fois plus de bruit qu'un Tiger !!! Dans le cahier des charges militaire, il figure : 500 Tigers plus 4.500 nouveaux F/A-18 par an, cela représente les nuisances sonores de 23.000 Tigers !!» L'association des hôteliers de Brienz annonce à son tour : «Vols de FA/18 au cours des cinq dernières années : en moyenne 3388 par an. Nouveau cahier des charges militaire : F/A18 4500 vols. Cela signifie qu'à partir de 2012, les nuisances sonores vont encore augmen-

ter de 30 %, alors que le comité chargé par la région autorise max. 1250 mouvements de F/A-18 par an !»

La voie juridique

Par ailleurs, l'IGF (association pour moins de bruit de jets militaires), en collaboration avec Maître Peter Ettler, avocat à Zurich et spécialisé dans les bruits d'avions, entament une procédure juridique. Dans un premier temps, l'IGF va demander une ordonnance au Département de la Défense, déclare Ettler. Celle-ci devra prévoir une réduction du nombre de mouvements aériens des jets FA-18, pour en autoriser 1250 par an. Par ailleurs, la pause estivale, pendant laquelle les décollages et les atterrissages sont interdits, doit passer de deux à quatre mois. Si le DDPS ne se plie pas à ces exigences, l'IGF saisira alors le Tribunal administratif fédéral. En dernier recours, il est envisagé d'aller jusqu'à Strasbourg, affirme Peter Ettler.

En fin de compte, il reste la plainte que Maître Rudolf Schaller, avocat basé à Genève, mandaté par différents intéressés, a déposé contre le DDPS. Les plaignants sont la Fondation Giessbach au peuple suisse et la S.A. Parkhotel Giessbach, tous deux présidés par Franz Weber, ainsi que divers hôteliers de la région de Brienz. «L'objectif est de protéger les droits de la population vivant dans l'Oberland bernois», explique Rudolf Schaller. «C'est pourquoi nous voulons que la question des nuisances sonores et des émissions de substances toxiques des jets militaires soit réglée par voie juridique.»



Peu de place, population harassée par le bruit et la pollution de l'air. Phénomènes massivement accrus dans une vallée étroite, où le vacarme insupportable des jets de combat est rejeté multiplié par les parois de montagnes.

* Nom connu de la rédaction.



Le 21 août 2011 : Une des dernières corridas à Barcelone, dans l'arène à trois quarts vide de la «Monumental».

Corrida

La violence nous concerne tous

■ Texte et photos Vera Weber

« La compassion à l'égard des animaux est si étroitement liée à la bonté du caractère qu'on peut assurément affirmer que lorsqu'un homme se montre cruel envers les animaux, il ne saurait être un homme bon. »

Arthur Schopenhauer

La Fondation Franz Weber a inscrit sur son drapeau la lutte pour l'abolition de la corrida et, grâce à sa nouvelle équipe de choc pour l'Espagne et l'Amérique Latine, fait des progrès notables sur le continent et outre-mer. Je le confesse, cette campagne fait partie de mes priorités. Comment avancer en matière de protection animale, si la torture et la mise à mort d'un être vivant

peuvent encore être données en spectacle pour le plaisir ? Comment enseigner à nos enfants la compassion et le respect de la vie, alors que dans les arènes elle est systématiquement détruite, et ce avec une jouissance déplacée ? Nous ne

La compassion à l'égard des animaux est si étroitement liée à la bonté du caractère qu'on peut assurément affirmer que lorsqu'un homme se montre cruel envers les animaux, il ne saurait être un homme bon.

Arthur Schopenhauer

pourrons vraiment progresser dans la recherche d'un équilibre civilisé que lorsque nous nous serons débarrassés de la corrida, dernier lambeau d'un passé sombre et lointain.

Tradition et Picasso

Il y a quelque temps, un proche me confie – alors que je lui énumère fièrement les actions entreprises par la Fondation Franz Weber pour éradiquer la corrida de la surface de la terre – «Tu sais, quand je pense à la corrida

singulier auquel se livrent l'homme et le taureau, c'est l'expression profonde de la liberté des hommes... J'ai du mal à concevoir que tu veuilles abolir un art aussi complet !». Inutile de dire que je crois rêver.

Que certains espagnols, des aficionados endurcis avancent de tels propos passe encore, mais qu'un suisse, ami des animaux de surcroît, fasse l'éloge de la corrida me laisse coite. Pourtant, il n'est de loin pas le seul ! A longueur de discours et de discussions, des personnes comme vous et moi, qui se disent sensibles au sort des animaux, chantent les louanges de cette pratique archaïque, sanguinaire et abjecte au nom de la tradition.

me viennent à l'esprit Goya, Picasso, Hemingway. Quel art magnifique ! C'est une tradition culturelle essentielle à l'identité du peuple espagnol, un rituel beau, élevé et ancestral, un combat

Une fois encore je me laisse dire que je n'y comprends rien, que cette lutte noble entre l'homme et la bête représente un drame symbolique, l'art culturel de toute une nation et qu'elle est l'apothéose théâtrale et tragique de la vie et de la mort...

Assister à une corrida

Depuis plusieurs années, je visionne des vidéos, j'examine des photos de corrida pour me documenter. Je la connais cette soi-disant «lutte d'égal à égal entre taureau et toréro». Que de larmes ai-je versé sur cette abominable tombe, combien de nuits blanches ai-je passées tourmentée par ces images d'une inconcevable cruauté.

Mais jamais je n'ai vu de corrida de mes propres yeux, jamais je n'ai entendu les flonflons de l'orchestre tauromachique de mes propres oreilles, jamais je n'ai senti l'odeur de la bête et du sable dans l'arène, et jamais je n'ai observé la foule en liesse devant les exploits du toréro.

Il faut bien que je me rende à l'évidence, en tant que fervente activiste pour l'abolition de la corrida et pour mieux connaître mes adversaires, je dois y assister, une fois au moins. (ne pas faire de même, SVP !)

Je me rends donc à Barcelone pour être aux premières loges d'une des dernières corridas dans l'arène «La Monumental» de la ville, la Catalogne les ayant abolies à partir du 1er janvier 2012.

A la Monumental de Barcelone

21 août 2011, soleil tapant, 36 degrés. Armée de mon appareil de photo et accompa-



Le picador affaiblit le taureau par deux coups de lance dans la colonne vertébrale. Afin de forcer le cheval à rester sur place malgré les attaques du taureau, il lui enfonce l'épée profondément dans le flanc gauche.



L'estocade, dernier acte de bravoure du matador avant le coup de grâce.

gnée d'un caméraman discret, j'achète deux billets – à la barre, deuxième file à l'ombre – pour être bien placés. A noter que seul était accepté l'argent en espèces...

Devant l'arène, pas grand monde d'allure locale, mais quelques cars de touristes, pas vraiment conscients du triste spectacle qui les attend. Nous rentrons dans l'enceinte et rejoignons nos places. Nous sommes en terre hostile, tous nos voisins sont des aficionados. Pour

éviter d'être découverts, nous prenons un air joyeux.

Les trois tercios

Le spectacle commence. Assise sur mon siège telle une statue de glace au sourire béat, j'étudie la scène qui se déroule devant mes yeux. Des hommes en tenue très moulante de couleur jaune, blanche ou orange, ornée de broderies dorées, dans laquelle chaque rondeur et chaque bosse sont bien visibles, défilent fièrement dans leurs mocassins noirs

et leurs chaussettes rose bonbon.

Le taureau est lâché dans l'arène et ces hommes se mettent à tourner autour de l'animal avec leur cape, rose bonbon elle aussi. Suit le picador à cheval qui doit affaiblir le taureau en lui enfonçant deux fois une pique dans le dos. Viennent ensuite les banderilleros qui, eux, plantent des harpons de 4 cm dans la base du cou de l'animal, 6 en tout. Puis commence la mise à mort. Le matador entre en scène avec sa muleta, il fait des passes pour faire tourner le taureau, «joue avec», «communique avec» et «dompte» la bête, jusqu'à ce qu'elle soit prête pour l'estocade, avec la longue épée enfoncée dans son dos. Le coup de grâce ne lui est donné que plus tard, avec un poignard, lorsque l'animal se sera écroulé.

Voilà en quelques mots crus – les spécialistes de la corrida me pardonneront d'avoir simplifié – ce que j'ai vu dans l'arène. Six taureaux en deux heures, torturés à mort dans une place à trois quart vide.

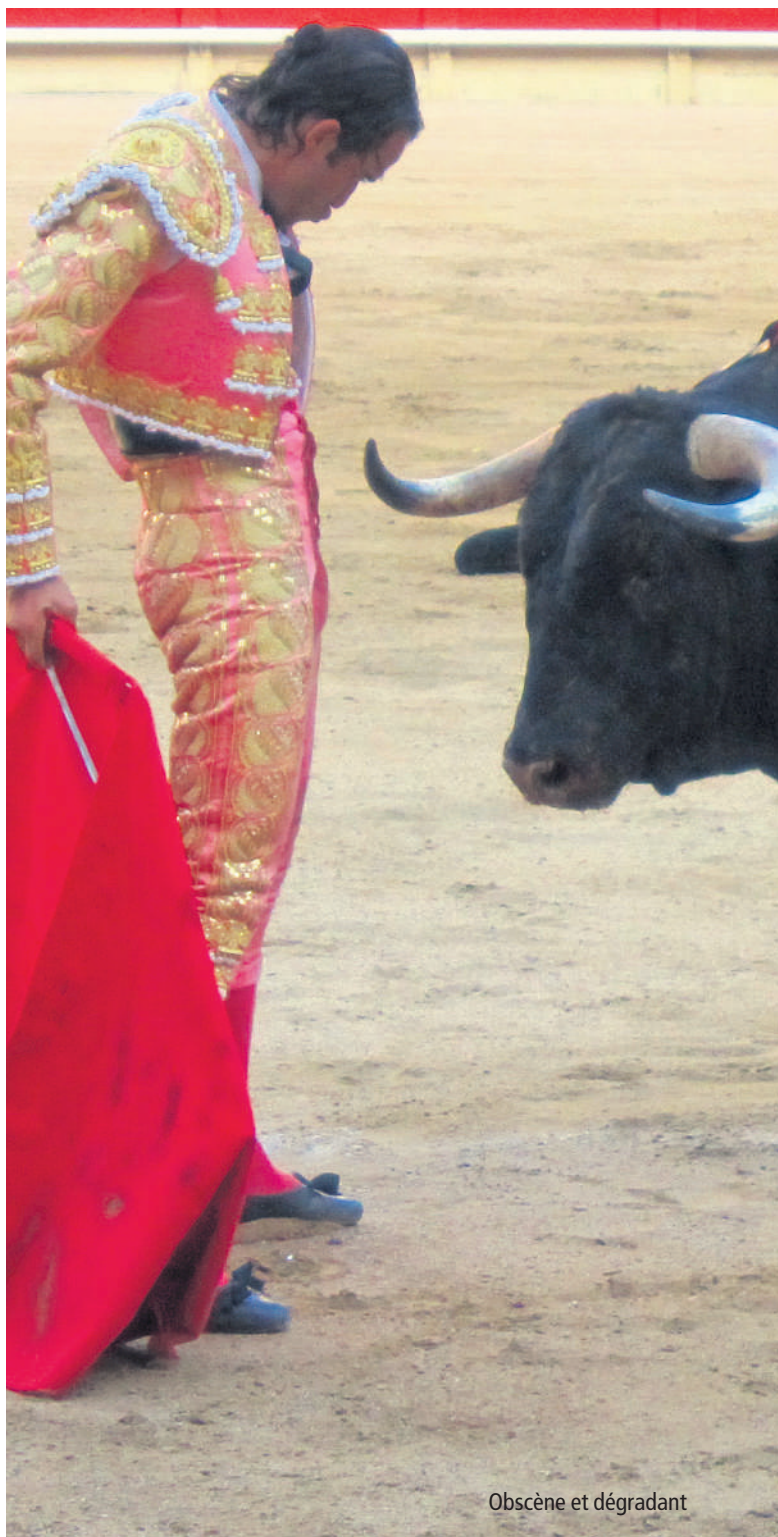
Un spectacle embarrassant Evidemment il y a plus que ça. La corrida, c'est des hommes qui tournicotent autour d'un animal qui ne sait pas comment il est arrivé là et surtout pourquoi. Dans leur habit de lumière, ils se trémoussent et se dandinent de manière plutôt obscène, brandissant sans arrêt leurs parties génitales à la face du taureau, sans doute pour impressionner ces dames (ou ces messieurs). Ensuite, très vite s'installe l'ennui, car rien ne se passe. Le taureau, épuisé et pratiquement sans défense, se tient là et attend,

dégoulinant de sang. Quelques passes et le tour est joué, l'animal est mort ou presque, traîné par un attelage hors de l'arène.

Bref, la corrida est le spectacle le plus grotesque que j'ai vu de ma vie, mais aussi le plus obscène et le plus dégradant. La gent masculine

devrait mourir de honte de se voir ridiculisée ainsi par cette tradition arriérée.

Mais avant et surtout, il y a la réalité du taureau, innocent et pacifique. Ebloui par la lumière à son entrée dans l'arène, il ne voit pas ses bourreaux, il les sent et les entend. La peur est inscrite dans ses



Obscène et dégradant

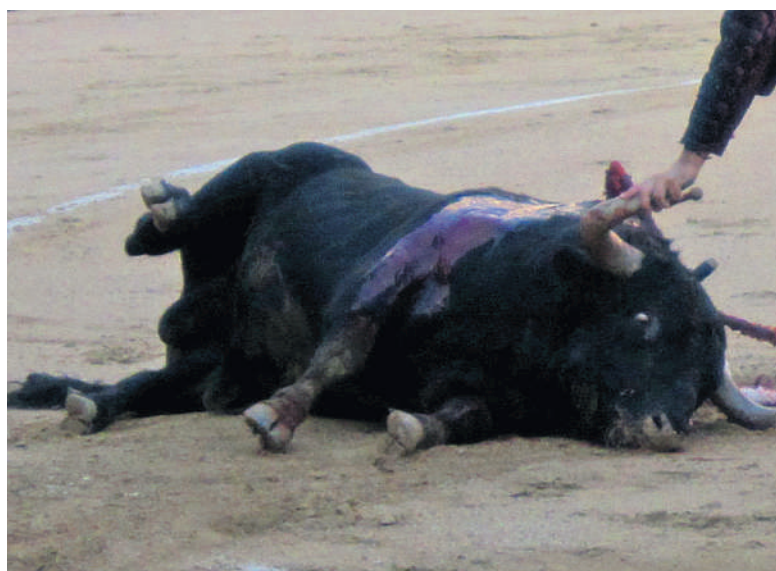


Ne devrait-elle pas mourir de honte, la gent masculine, de se voir à tel point ridiculisée ?

yeux, il veut s'échapper, mais toutes les issues sont fermées. On lui enfonce pique et banderilles dans la chair, son sang coule à flot, sa souffrance se voit et s'entend. L'orchestre ne peut couvrir ses hurlements de douleur. Lentement, il charge une cape, un toréro, puis il s'immobilise à nouveau, haletant,

la langue pendante, crachant du sang.

Non, il n'y a là rien d'artistique, de beau, de noble. Il n'y a qu'une seule et unique réalité, celle du taureau dont la longue mise à mort est programmée.





POUR L'ABOLITION DE LA **COLLECTE DE**
DÉCHETS AVEC DES CHEVAUX EN ARGENTINE



Chevaux éboueurs d'Argentine

La campagne de la Fondation Franz Weber déclarée d'intérêt national

Lors d'une cérémonie qui s'est déroulée à Buenos Aires le 22 septembre, le secrétaire d'État de l'Environnement, M. Juan José Mussi, a déclaré la campagne de la Fondation Franz Weber et de Libera pour la suppression de la collecte des déchets recyclables avec des chevaux, connue sous le nom de «Basta de TaS», campagne d'intérêt national.

Le 31 mai dernier, Vera Weber au nom de la Fondation Franz Weber, et l'organisation animale argentine Libera lançaient et présentaient, lors d'une conférence de presse, «Basta de TaS», leur campagne pour l'abolition de la collecte de déchets avec des chevaux en Argentine.

En effet, en Argentine, plus de 70'000 chevaux et poneys sont utilisés quotidiennement pour la collecte de déchets recyclables. Abusés, exploités, mal nourris, obligés à tirer des charges beaucoup plus lourdes que leur propre poids, ces chevaux sont forcés à travailler du matin au soir, sans répit.

Leurs maîtres, les récupérateurs urbains, appelés cartoneros, sont investis dans une filière informelle de récupération des déchets. Ils trient les ordures pour récupérer les déchets recyclables tels



Photo Vera Weber

Un centre de dépôt de déchets recyclables à Buenos Aires. Les chevaux attendent souvent une demie éternité que leur charrette soit enfin déchargée.

que le carton, le bois, le verre, les métaux, et les revendre ensuite à des entreprises de recyclage.

La proposition développée par la Fondation Franz Weber et Libera veut remplacer les chevaux actuellement utilisés comme bêtes de trait par des moyens de transport motorisés. Tout en s'opposant aux mauvais traitements et aux conditions de vie précaires des chevaux, la

campagne a pour objectif d'accorder une dignité aux personnes collectant les déchets recyclables en leur fournissant des outils de travail efficaces et modernes et en reconnaissant l'importance de leur activité sur le plan environnemental et social.

« Cette déclaration constitue une avance décisive dans les objectifs de notre campagne «Basta de TaS», se réjouit Vera Weber, « le Gouverne-

ment ayant ouvertement reconnu l'importance de l'abolition de l'exploitation des chevaux en Argentine ainsi que l'efficacité et la faisabilité de notre campagne pour atteindre ce but, de nouveaux chemins d'action pourront être pris et les administrations municipales et provinciales de l'Argentine seront stimulées à collaborer entièrement avec nous. »

FONDATION FRANZ WEBER



Les préparatifs en vue de l'accueil des premiers chevaux éboueurs retraités battent leur plein au futur sanctuaire dans la province de Cordoba. Anouka, ingénieure agraire de formation et toute nouvelle directrice de notre réserve, se voue corps et âme à la protection des animaux et de l'environnement. C'est elle qui, pleine d'entrain, coordonne les travaux.



Grâce à notre campagne est né le Cleaner, un véhicule électrique futuriste conçu par un ingénieur industriel. Nous proposons que les véhicules soient financés par des publicités sur les cotés, ce qui évitera en grande partie d'utiliser des fonds publics.

“Action parrainage”



Nous mettons beaucoup d'espoir en l'action parrainage que nous vous proposons à partir de janvier 2012. C'est en effet en grande partie les montants réguliers des parrainages qui feront du terrain protégé un paradis et qui rendront possible la prise en charge, la surveillance et les soins de ses pensionnaires. Vous pouvez nous communiquer dès aujourd'hui votre intérêt ou votre volonté de parrainer un cheval. Au nom de tous nos protégés futurs, nous vous remercions de votre aide.

Pour en savoir plus, visionnez le film de Vera Weber :
« Le calvaire des chevaux éboueurs d'Argentine » :
www.youtube.com/user/FondationFranzWeber1

Parrainage chevaux Argentine / Abonnement Journal Franz Weber

- ☐ Oui, je souhaite recevoir les informations sur le parrainage de chevaux en Argentine
- ☐ Oui, je souhaite être informé(e) sur toutes les campagnes de la Fondation Franz Weber en Suisse et à l'étranger et commande le Journal Franz Weber, CHF 20.-- par année (membre donateur CHF 60.--)

Nom et prénom:

Adresse:

NPL et localité:

Talon à retourner à: FONDATION FRANZ WEBER, Case postale, CH-1820 Montreux. Ou abonnez-vous sur notre site Internet: www.ffw.ch



Testament en faveur des animaux



Notre travail est au service de la collectivité. Pour pouvoir poursuivre ses grandes oeuvres en faveur de la nature et du monde animal, la Fondation Franz Weber devra toujours faire appel à la générosité du public. Politiquement indépendante, subventionnée ni par l'économie ni par les pouvoirs publics, elle dépend de manière impérative dans l'accomplissement de ses tâches des seuls dons, donations, legs, etc. Le poids financier que la Fondation doit porter, ne s'allègera pas, bien au contraire: il s'alour-

dira en proportion de la pression grandissante que subissent le monde animal, l'environnement et la nature.

Exonération fiscale La Fondation Franz Weber, en sa qualité d'institution d'utilité publique, est exonérée d'impôts (impôts sur les successions, sur les dons, impôts directs cantonaux et locaux). Les dons versés à la Fondation peuvent être déduits des impôts dans la plupart des cantons suisses.

Si votre volonté est de venir en aide aux animaux même au-delà de votre vie, nous vous prions de penser, dans vos dispositions testamentaires, à la Fondation Franz Weber. Cette seule phrase dans votre testament: «Je lègue à la Fondation Franz Weber, CH-1820 Montreux, la somme de Fr. _____» peut signifier la survie pour d'innombrables animaux.

A observer

Pour que votre volonté soit respectée, quelques règles formelles sont à observer:

1. Le testament manuscrit doit être rédigé entièrement de la propre main du légataire, sans oublier le lieu,

la date et la signature.

Un tel testament doit contenir la mention:

«Testament:

Par la présente, je lègue la somme de Fr. _____ à la Fondation Franz Weber, CH-1820 Montreux».

Afin d'éviter la disparition fortuite du testament après le décès, il est recommandé de le remettre à une personne de confiance qui le gardera précieusement.

2. Si le testament est rédigé chez le notaire, celui-ci peut être chargé d'inclure dans ce testament la Fondation Franz Weber comme bénéficiaire.

3. Les personnes ayant déjà rédigé leur testament peuvent, sans nécessairement changer celui-ci,

rajouter à la main:

«Complément à mon testament:

Je décide que la Fondation Franz Weber doit recevoir après mon décès la somme de Fr. _____ à titre de legs.

Lieu et date _____

Signature _____»

(Le tout écrit à la main).

Les nombreux amis des animaux seront heureux de savoir qu'un legs à la Fondation Franz Weber, qui est exempt d'impôts, n'est pas soumis aux impôts sur les successions souvent très élevés.

Comptes

FONDATION FRANZ WEBER

CH-1820 Montreux

CCP 18-6117-3

(bulletin de versement rose)

IBAN CH3109000000180061173

Banque Landolt & Cie

Chemin de Roseneck 6

1006 Lausanne

IBAN CH2287688023045000001

Comptes «Legs» de la Fondation Franz Weber



Respect des arbres

Happy-end pour le bouleau de la Matte

■ Hans Peter Roth

Par mesure de protection contre la montée des eaux, un magnifique bouleau jumeau a failli être abattu dans le quartier bernois de la Matte. Mais lorsque Vera Weber en entend parler, elle remue terre et ciel pour empêcher ce drame, car elle connaît l'arbre. Une histoire complexe et riche d'enseignements, mais avec un happy-end.

Elle s'est prise d'affection pour l'arbre. Elle peut l'admirer lorsqu'elle regarde par la fenêtre sur son lieu de travail, dans la vieille ville de Berne. Les fines branches du bouleau à deux troncs bougent au rythme du

vent. Il change de couleur au gré des saisons, fait de l'ombre l'été, laisse passer la lumière du soleil d'hiver, coupe le vent glacial, et contribue ainsi à une meilleure isolation du bâtiment d'époque au bord de l'Aar. Il n'est jamais pareil. Un mystère, et une merveille à la fois.

Comment va le pigeon ? En regardant prudemment par la fenêtre, on aperçoit son nid dans l'arbre : les œufs ne sont pas encore éclos.

«Protection anti-érosion»

«...Quand j'ai appris la nouvelle, cela m'a littéralement mise en état de choc !» C'est au début du printemps, vers fin

mars 2011, que Vera Weber apprend par le conseil d'administration du bâtiment qu'il allait falloir abattre le beau bouleau. La raison ? Protection contre la montée des eaux. La rue se trouve dans le quartier de la Matte, tout en bas de la vieille ville, directement sur les rives de l'Aar. On se souvient qu'en 1999 et 2005, à cause d'une crue, le quartier subissait de graves inondations, et la catastrophe s'était chiffrée en millions de francs suisses.

C'est pourquoi l'Office municipal de planification de la ville de Berne prend désormais des mesures préventives visant à faire en sorte que le quartier de la Matte soit bien préparé à



Le bouleau jumeau sauvé



Plutôt un pigeon dans l'arbre qu'une cour sans bouleau !

une éventuelle nouvelle inondation record. Pour éviter qu'une prochaine crue ne provoque un dégravolement des bâtiments environnants, il s'impose de consolider le sol, explique-t-on à Vera Weber. Il est prévu de poser une dalle de fond en béton, puis de la couvrir de terre et d'y semer de l'herbe. Mais c'est précisément l'endroit où se trouve le bouleau, qui devra malheureusement faire place à la dalle de béton.

Les racines stabilisent les berges

Bien entendu, Vera Weber est fermement opposée à cet abattage : «Les experts confirment que le meilleur moyen de stabiliser des berges, c'est des racines épaisses et densément emmêlées entre elles, comme

celles que notre bouleau a faites au cours de ses nombreuses décennies ! Alors pourquoi détruire délibérément cette protection naturelle, que l'on ne peut remplacer par du béton ? » demande la coordinatrice des campagnes de la Fondation Franz Weber (FFW) à juste titre. « Les conséquences désolantes de l'abattage et du bétonnage se voient suffisamment dans le Bärenpark (parc des ours) situé juste en face ! » Sans attendre, elle envoie des courriels à toutes les instances impliquées dans le projet.

On lui répond qu'il n'y a rien à faire. Il faut enlever l'arbre. Mais là où tout le monde aurait baissé les bras, Vera Weber persévère. « L'arbre doit rester ! Personne n'y touchera ! » Pour elle, c'est clair et indiscutable. Une lettre recommandée envoyée par la FFW aux autorités compétentes reste sans réponse. Et Vera se préparait à partir au Canada, pour une documentation sur la cruauté de la chasse aux phoques. Elle n'aura donc pas le temps d'intervenir pour défendre le bouleau. Alors qu'elle est encore au Canada, une voisine lui apprend la terrible nouvelle au téléphone : Le bouleau sera abattu le 18 avril au matin. Vera Weber se rend à l'évidence : Ce lundi, elle ne pourra pas être présente pour sauver l'arbre à la dernière minute.

Maigres chances

Malgré tout, l'écologiste dans l'âme continue sa lutte. Le dimanche 17 avril, la FFW envoie un communiqué aux médias bernois. Et le 18 avril, Judith Weber, la mère de Vera, contacte une fois de plus, par téléphone, les instances impliquées. Est-ce trop tard ? C'est le jour-même de l'abattage – mais le soir, le bouleau aux deux troncs est toujours debout. Ce qui l'a sauvé ce lundi-là, ce n'est pas le bon sens des

responsables, mais tout simplement sa taille. L'arbre était trop imposant pour l'entreprise chargée de l'abattre. C'est pourquoi un spécialiste a été mandaté pour couper le bouleau le jour suivant, tout en évitant risques et dommages.

Vera Weber est fermement déterminée à utiliser cette dernière chance. C'est le lundi 18 avril au soir que la fille de Franz Weber revient à Berne. Elle appelle Fabian Dietrich, le célèbre spécialiste en matière d'entretien des arbres. Dietrich estime qu'il va être « très difficile de sauver cet arbre ». Mais il encourage Vera malgré tout et lui donne quelques précieux tuyaux. Abandonner maintenant, après tout ce qui a déjà été fait ? Il n'en est pas question !

L'épreuve de force

Le nouveau jour se lève, mardi, le 19 avril. Vera Weber se poste à côté du bouleau dès 6h30 du matin. Et les bûcherons arrivent avec leur machinerie. On installe les tronçonneuses. On commence à creuser la terre afin de découvrir les racines... Mais notre écologiste ne se laisse pas impressionner. Elle exige que les ouvriers lui présentent le permis d'abattage. Ils n'en ont pas. Embarrassés, ils appellent leur supérieur. Lui non plus n'a pas de permis. L'architecte responsable apparaît maintenant sur place. Il dit qu'il faut abattre l'arbre. C'est ce qui est prévu, et un permis n'est pas nécessaire. Ensuite, c'est le maître d'œuvre, quelque peu agacé, qui surgit près de l'arbre. Vera Weber reste ferme. Elle évoque la lettre recommandée adressée à la mairie il y a 10 jours, et qui n'a toujours pas reçu de réponse. Finalement, la représentante de la mairie rejoint le groupe à son tour.



Vera Weber et Fabian Dietrich, les sauveurs du bouleau jumeau

Le maître d'œuvre devient de plus en plus impatient. Tout est bloqué. Il veut savoir ce que Vera compte faire s'il autorise l'abattage de l'arbre. Elle lui répond clairement qu'en dernier recours, elle appellera les médias et qu'elle s'enchaînera à l'arbre. La perspective d'un spectacle médiatique ne plaît pas au maître d'œuvres. Il finit par déclarer : « L'abattage est ajourné jusqu'à ce que le responsable de l'Office des travaux publics soit revenu de congé. »

Une trêve ! Un répit ! Désormais, Vera Weber dispose de plus de temps pour expliquer avec logique pourquoi il faut laisser vivre le beau bouleau.

La ville de Berne protège ses arbres

Le bouleau : un arbre feuillu, vert en été, à la croissance rapide, et qui fait jusqu'à 30 m de haut. Les bouleaux ont un ou

plusieurs troncs (cas fréquent), et offrent protection et cadre d'habitat à d'innombrables êtres vivants. De nombreuses espèces d'oiseaux sont tributaires des bouleaux, notamment le sizerin flammé et le tétras lyre, qui ramassent les bourgeons et les graines de l'arbre pour s'en nourrir l'hiver. L'arbre lui-même sert de biotope, même en pleine ville, à de nombreux champignons, lichens et mousses, ainsi qu'à des petits mammifères et surtout à des insectes. Ainsi, les bouleaux sont peuplés d'une centaine d'espèces de chenilles de papillons. Par ailleurs, le bouleau présente tous les avantages des arbres feuillus. Il produit de l'oxygène et différentes substances précieuses, protège du soleil, du vent et des intempéries, a un aspect très esthétique et contribue, en ville, à améliorer la qualité de l'air et du climat.

La ville de Berne tient compte de ces avantages par le biais d'un règlement novateur en matière de protection des arbres. Tous les arbres de Berne sont protégés et répertoriés dans un registre des arbres. Tout abattage nécessite un permis, qu'il n'est pas aisé, voire impossible d'obtenir. Et pour chaque arbre abattu, il est obligatoire d'en planter un nouveau. Mais alors, que c'est-il passé pour le bouleau de la Matte ?

Sauvé !

Pendant le laps de temps gagné, la FFW, en accord avec les parties concernées, a chargé Fabian Dietrich, spécialiste de l'entretien des arbres, d'établir une expertise. Ses conclusions en disent long. Notre bouleau n'a jamais été inscrit dans le registre des arbres de Berne. «Cet arbre a probablement poussé de lui-même, issu d'une graine, et sans avoir été planté», suppose Fabian Dietrich : «C'est pourquoi on l'a oublié». Dans son rapport d'expertise, il note que ce bouleau jumeau est un arbre en bonne santé, qu'il ne représente aucun risque, et qu'il est d'une grande valeur tant écologique qu'esthétique, et qu'il vaut donc la peine de le conserver.

De retour de vacances, le responsable de l'Office des travaux publics a reçu le rapport d'expertise de Dietrich, et assure qu'il n'arriverait rien au bouleau tant que d'autres décisions n'auraient pas été prises lors d'une réunion commune. Il ne restait plus qu'à déterminer comment appliquer les mesures de protection contre la montée des eaux exigées par l'Office municipal de planification. Là aussi, le grand spécialiste des arbres, ainsi qu'un ingénieur commissionné par Vera Weber, ont proposé une solution élégante. À l'avenir, c'est une grille en béton qui laissera passer l'eau et l'air, qui assurera la protection contre l'érosion. Les racines du bouleau continueront de maintenir le sol ferme et dense. Finalement, l'office des travaux publics a validé l'étude de projet commandité par la FFW à Fabian Dietrich. L'arbre était sauvé !

Tout tient à une seule personne

Et l'arbre vit toujours. Soulagée et heureuse, Vera Weber regarde la cime du bouleau. «Avec le recul, je m'aperçois que personne n'avait réfléchi à une autre solution. Abattre, c'était le plus simple et le

moins cher. Néanmoins, tout le monde était ouvert à une autre solution permettant de sauver l'arbre, et à la fin, il était évident que tous étaient réellement soulagés. La solution a satisfait tout le monde.» A-t-il donc fallu plusieurs personnes pour protéger l'arbre ? «Il est très évident que la renommée et le professionnalisme de Fabian Dietrich ont joué un rôle décisif, ainsi que l'idée de l'ingénieur.» Mais la chance a aussi participé : «Le bouleau aurait été abattu le 18 avril si le jardinier n'avait pas repoussé d'un jour son abattage, de peur qu'il ne tombe sur la façade !» Vera Weber sourit, triomphante : «Ce jour-là, je me suis tout simplement mise en travers.» Il ne fait aucun doute que c'est uniquement grâce à son engagement total que l'arbre est encore en vie. C'est grâce à un mélange de motivation personnelle, de détermination, de persévérance, d'intelligence, de relations, d'art de la négociation et d'une bonne part de chance que Vera Weber a réalisé l'impossible. Elle a réuni toutes les parties concernées autour d'une table et a fait appel à des experts qui ont contribué de manière décisive au sauvetage de l'arbre. Les frais supplémentaires engendrés,

ainsi que les deux études, ont été pris en charge par la FFW.

Le bouleau, symbole d'adieu et de décès. Mais également symbole de protection, de l'arrivée du printemps et de renouveau. Cette symbolique ne pourrait mieux correspondre à l'arbre qui fut sauvé au quartier de la Matte dans la vieille Berne.

Vera Weber remercie, tant personnellement qu'au nom de la Fondation Franz Weber, toutes les parties concernées pour avoir trouvé tous ensemble une solution créative, satisfaisant tout le monde, et qui a permis de sauver le bouleau de la Matte tout en contribuant à une protection anti-érosion efficace en cas de montée des eaux. Le résultat est satisfaisant pour tout le monde ! Les remerciements s'adressent à Fabian Dietrich, spécialiste de l'entretien des arbres, à l'ingénieur commandité, au responsable des jardins de la ville de Berne, à l'Office municipal des travaux publics et à l'Office de planification, ainsi qu'à l'Office du Gouvernement du Canton de Berne, au maître d'œuvre et à l'architecte des biens immobiliers concernés.



Les racines du bouleau et une grille en béton qui laissera passer l'eau et l'air, assurent désormais la protection contre l'érosion.

Signal et symbole pour une meilleure protection des arbres

C'est en toute connaissance de cause que la Fondation Franz Weber s'est engagée financièrement pour la protection du bouleau de la Matte. Était-ce attribuer trop de valeur à un arbre ? Pour Vera Weber, la réponse est claire : NON. «Nous avons montré que la protection d'arbres spécifiques et précieux peut avoir un prix.» En même temps, cet arbre a initié des réflexions et de nouvelles procédures créatives. Fabian Dietrich, le spécialiste en entretien des arbres, pense pareil : «C'est un exemple vitrine qui, je l'espère, servira d'exemple à bien d'autres : Appeler tous les protagonistes à se réunir autour d'une table, chercher ensemble une solution, communiquer de manière transparente et ouverte. Dans le cas actuel, tout le monde a beaucoup appris. Ainsi, une solution judicieuse tant pour l'arbre qu'en matière de protection contre les crues a été trouvée. «Le sauvetage du bouleau de la Matte a initié un processus de réflexion nouveau et dynamique.» Ainsi, suite à ce premier sauvetage, l'architecte concerné a consulté à plusieurs reprises déjà les jardins de la ville de Berne afin d'assurer la protection de certains arbres spécifiques.

Aménagement du territoire

Finissons-en avec la construction effrénée de résidences secondaires !

■ Silvio Baumgartner et Fabian Dreher

Constructions en cartons de chaussures, villes fantômes, purée d'habitations. Les résidences secondaires défigurent des vallées alpines et des versants entiers. Lorsque l'aménagement du territoire et les politiciens échouent lamentablement, c'est au tour de l'initiative populaire «Pour en finir avec les constructions envahissantes de résidences secondaires» d'entrer en jeu. Cette initiative, lancée par la Fondation Franz Weber et son association nationale Helvetia Nostra, offre à la population la possibilité de lutter activement et efficacement contre la con-

struction effrénée de résidences secondaires.

Assez de bétonnage !

Voilà un article de la Constitution fédérale qui a l'air bien raisonnable :

«La Confédération fixe les principes applicables à l'aménagement du territoire. Celui-ci incombe aux cantons et sert une utilisation judicieuse et mesurée du sol et une occupation rationnelle du territoire.»

L'Article 75 de la Constitution fédérale de la Confédération suisse est applicable depuis plus de 30 ans déjà. La loi sur l'aménagement du territoire, qui se base sur cet article, est entrée en vigueur le 1er janvier 1980. C'était une réaction politique non seulement face à une croissance effrénée des

habitations, de l'industrie, des transports et de la construction de résidences secondaires, mais également en raison du fait que jusqu'aux années 1970, en gros, tout le monde pouvait construire plus ou moins n'importe quoi n'importe où. Les constructions, de plus en plus envahissantes, dévoraient de plus en plus de sols agraires. Rien ne freinait la prolifération effrénée d'agglomérations et de constructions industrielles sur le Plateau, un réseau de transports de plus en plus dense, ainsi que des résidences secondaires poussant dans les Alpes comme des champignons.

Et les chiffres font peur déjà il y a 30 ans : chaque seconde, un mètre carré de sol agricole suisse disparaît sous le béton ou l'asphalte. Ces excès, observés avec inquiétude par la FFW et Helvetia Nostra, devaient être maîtrisés par la LAT (Loi sur l'aménagement du territoire). Certes, cette dernière a contribué à éviter que le moindre mètre carré suisse ne soit bétonné par des habitations, des installations industrielles ou des résidences secondaires. Certes, l'augmentation des constructions fut quelque peu limitée et freinée.

Rois de village, spéculateurs et requins de la construction

Mais cela suffit-il pour atteindre les objectifs de la LAT? Non, et de loin. L'«utilisation

judicieuse et mesurée» du sol suisse est, aujourd'hui encore, dans la plupart des communes et cantons, plus un rêve qu'une réalité. Les bâtiments industriels et les maisons d'habitation continuent de dévorer d'immenses surfaces cultivables. Des vallées alpines entières, des versants entiers sont noyés dans un raz-de-marée de résidences secondaires. Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui, l'aménagement du territoire suisse échoue face à deux problèmes : la formulation floue, et la mauvaise volonté de la part des politiciens. Ce sont surtout les intérêts financiers et les relations et engagements entre les personnes qui empêchent les politiciens, tant au niveau fédéral qu'au niveau cantonal et municipal, d'émettre des lois efficaces, des règlements concrets et des mécanismes de contrôle.

Ainsi, des rois de village, des patriotes locaux et des princes de communes, secondés par les promoteurs, les spéculateurs, les agents immobiliers et les requins de la construction, sont peu enclins à interpréter «l'utilisation judicieuse et mesurée des sols» dans le sens de la «protection du sol». Ils ne renonceront guère à construire un centre commercial sur «la verte prairie». Pour eux, cette construction est bien «judicieuse», et ils ne manqueront pas de beaux prétextes, appuyant leur argumentation sur la «création d'emplois» pour justifier un



Construction de résidences secondaires sur la verte prairie. Est-ce cela, une utilisation judicieuse et mesurée du sol suisse ?

projet de construction. C'est de manière tout aussi «judiciaire» que des hommes politiques locaux et des entreprises ayant des accords plus ou moins légaux entre elles, plastronnent des vallées entières de résidences secondaires.

Autorités paralysées par un enchevêtrement d'intérêts particuliers

Il n'est pas surprenant qu'un texte de Constitution flou et spongieux soit difficile à mettre en application. Ainsi, elle est bien jolie la formule de la LAT que les communes, les cantons et la Confédération doivent «protéger les bases naturelles de la vie telles que les sols, l'air, l'eau, la forêt et les paysages par des mesures d'aménagement du territoire». Mais quelles sont ces «mesures»? Existe-t-il des quotas? Des limites maximales? Quels sont les mécanismes de contrôle? Quelles sont les sanctions? Sans consignes concrètes, sans mesures de contrôle et de sanction, ce beau texte de Constitution ne sert qu'à amadouer les citoyens et les écologistes inquiets.

Bien «raisonnable» aussi le passage qui dit qu'il faut agir dans le sens d'une «décentralisation adéquate des habitations et de l'économie». Ce passage, ayant pour objectif de promouvoir un décongestionnement des zones de concentration urbaine et d'éviter le dépeuplement des zones isolées, peut à la fois provoquer l'inverse de ce qui est voulu. Ainsi, face au précepte d'utilisation mesurée du sol, un enchevêtrement de politiques locaux et de directeurs du bâtiment et de l'économie avancera toujours l'argument du «développement d'une région en marge», et de «l'aide à l'économie rurale». Cela empêche les autorités de mettre en application les dispositions

légalles et les directives arrêtées dans les concepts et les plans de matière, de repère et d'utilisation.

L'espace alpin suisse hérissé de villes fantômes

Comme exemples d'échec de la politique locale dus à l'échec de l'aménagement du territoire, l'on citera des projets mégalomanes comme Andermatt (Sawiris); ou le fait qu'aujourd'hui encore, 15.000 à 20.000 nouvelles résidences secondaires sont construites chaque année. Cela représente 50 à 60 nouvelles habitations par jour, qui resteront vides la plupart du temps et qui



On fait de larges tranchées, plaies béantes dans la fragile forêt de montagne, pour une agglomération de résidences secondaires à Aminona (VS)



A Gstaad aussi, les grues montent dans le ciel plus haut que les arbres. De plus en plus d'indigènes quittent la région. Les prix de vente et de location sont trop élevés.

transforment des villages entiers en villes fantômes anonymes et rébarbatives.

Dans les régions touristiques suisses, il y a déjà plus de 450.000 résidences secondaires. Plus de 12 % des habitations suisses sont des habitations secondaires. Seule une élite profite du boom de la construction dans les Alpes, mais c'est la communauté tout entière qui doit supporter les frais engendrés par une infrastructure poussée à son maximum, pour un marché de l'habitation et des terrains totalement saturés, ainsi que pour la destruction des paysages. Aucune trace de durabilité. L'économie régionale, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, est en train de couper la branche sur laquelle elle est assise: en effet, pour les vacanciers cherchant repos et calme, il n'est pas très tentant de visiter des vallées entièrement construites, qui rappellent les villes de banlieues n'importe où dans le monde, et qui ressemblent de moins en moins aux paysages montagnards et immaculés pourtant si célèbres de la Suisse.

A nous d'agir

Même les organisations à caractère économique telles qu'Avenir Suisse (l'usine à réflexion de l'association économique Économiesuisse) ont commencé à se questionner sur ces constructions, et appellent à une modération. Toutefois, Avenir Suisse reste aussi incorrect et inactif que les autorités et les politiques. Le concept d'aménagement du territoire analysé par la Confédération en janvier 2011 en est le symbole. Le concept en 65 pages est un récapitulatif des problèmes connus de l'aménagement du territoire suisse. Mais le document ne propose aucune solution. Néanmoins, pour 2011, l'objectif en matière d'aménagement du territoire semble plus raisonnable que jamais : «Le développement des habitations vers l'intérieur, et le renouvellement des habitations ont la priorité face à la conquête de nouvelles zones à construire. (...) Les paysages encore inexploités sont protégés et mis en valeur.»

Mais où sont donc les mesures concrètes ? On n'y évoque que celles qui ont déjà échoué par le passé. Actuellement, l'industrie, les habitations et les résidences continuent de

croître de manière effrénée et d'avalier, depuis 30 ans, un mètre carré de terrain suisse par seconde. Cela ne peut pas continuer ainsi. Si les articles de la Constitution ne sont pas mis en application, et si la responsabilité de l'économie privée échoue une fois de plus aux dépens de notre pays, c'est alors le peuple qui doit agir. La FFW et Helvetia Nostra en ont pris conscience et ont lancé, en 2006, l'initiative populaire «Pour en finir avec la construction effrénée de résidences secondaires.»

Ils s'accrochent à l'ancienne stratégie

Sous la pression de l'initiative qui a abouti fin 2007 avec 108.500 signatures valables, le Conseil National et le Conseil des États ont fini par se pencher enfin sur le problème des résidences secondaires. La loi fédérale sur l'aménagement du territoire a été quelque peu adaptée, et quelques communes et cantons prennent actuellement de timides mesures. Bien entendu, en général, il est déjà trop tard, comme par exemple à Silvaplana qui, avec ses 77 % de résidences secondaires, a décidé l'instauration d'une taxe modérée sur ces résidences. Ou le canton des Gri-

sons, qui compte aujourd'hui quelques 40 % de résidences secondaires et qui prévoit désormais d'installer des quotas pour ces constructions.

Mais de manière générale, les politiciens, à l'unisson avec le lobby de l'immobilier et du bâtiment, s'accrochent à leur ancienne stratégie du refus de mesures efficace et durables. Les nouvelles dispositions de la LAT ont été tellement diluées qu'elles ne pourront quasiment pas avoir d'effet. Ainsi, les cantons peuvent toujours décider eux-mêmes dans quels domaines ils souhaitent appliquer des mesures limitant la construction de résidences secondaires : «Ils (les projets d'aménagement des cantons) désignent les zones dans lesquelles il s'impose de prendre certaines mesures afin d'assurer un équilibre entre le nombre de résidences principales et le nombre de résidences secondaires.»

Ce que l'on entend par «équilibre» n'est pas plus précisé que le terme «judicieux». Soumis à la pression des communes dont la proportion de résidences secondaires dépasse déjà les 70 % (fait fréquent dans les régions touristiques), les cantons ayant un règlement faible en matière d'aménagement du territoire comme le Valais et le Tessin, vont tout simplement ne rien faire. Et pour la Confédération, étant donné la formulation floue de la LAT, rejeter les projets «adaptés» d'aménagement du territoire, sera tout sauf aisé.

«Il faut savoir crier halte !» (Franz Weber)

Face à la politique édentée et du risque que d'autres régions des Alpes soient englouties par les résidences secondaires, il n'existe qu'une seule solution : une limitation draconienne de la construction des résidences secondaires. L'initiative popu-



« A chacun son petit chez soi ». Mais l'idylle campagnarde trompe. Il existe en Suisse aujourd'hui près d'un demi-million de résidences secondaires. Elles sont vides la plupart du temps !

laire «Pour en finir avec les constructions envahissantes de résidences secondaires» prévoit une telle limitation. Elle limite la proportion des résidences secondaires à 20 % par commune. Pour les communes qui ont déjà dépassé ce quota, si elles acceptent l'initiative, cela signifie un arrêt total de la construction de résidences secondaires, et ce jusqu'à ce que le chiffre passe à nouveau en-dessous des 20 %. Ainsi, l'initiative populaire «Pour en finir avec les constructions envahissantes de résidences secondaires» propose une solution juste et propre pour la protection des paysages suisses, du sol et des terrains suisses face à la construction abusive, ainsi que pour canaliser le raz-de-marée des résidences secondaires. Le Conseil Fédéral et le Parlement ayant confirmé le 17 juin 2011 qu'ils rejetaient l'Initiative, la FFW et Helvetia Nostra doivent se préparer à la bataille de votation. Elles mettront tout en œuvre pour gagner ce combat, tant pour notre environnement, pour nos paysages, que pour l'avenir de nos enfants.



Toujours plus haut sur les versants, est la devise à Verbier. Et la course effrénée au profit pousse les promoteurs à construire en zone d'avalanches et de crues.

„Lettres de mendiant“

Mais qui est le mendiant?

■ Dominique Maurer

Dans le rapport qu'il entretient avec lui-même, avec ses congénères et avec la nature, l'homme trouve toujours moins de temps pour récupérer et se concentrer sur l'essentiel. Avec sa chronologie totalement différente de la nôtre, la nature, immanquablement, se retrouve toujours plus en position de victime du capitalisme forcené. C'est à peine s'il reste le temps de souffler, de réfléchir, de laisser les choses arriver à maturité. Il manque la distance qui rend la réflexion possible. Dans ces conditions, pensée et action durables sont tout bonnement impossibles, nous passons à côté de l'essentiel.

Cerveaux hors circuit ?

Toutes les secondes, en Suisse, un mètre carré de terre se perd irrévocablement, mettant ainsi notre vie, notre sol et l'air que nous respirons en danger. Ces faits, connus depuis des décennies, sont tout simplement refoulés. À la télévision, des milliers d'images nous suggèrent jour après jour que nous ne sommes quelqu'un que si nous possédons LA nouvelle automobile de luxe, LE tout dernier téléphone mobile, LA maison de rêve. Il est si simple d'influencer l'homme réduit à l'état de consommateur ! L'industrie publicitaire exploite sans scrupule les connaissances sur l'inconscient développées par les psychanalystes de la première heure au service de l'homme.

Une remise en question douloureuse

Ceux qui annoncent des projets visionnaires qui obligent l'humanité à changer d'approche, qui invitent chacun d'entre nous à agir, rencontrent rarement un accueil favorable ; ils touchent là en effet un point sensible. Apprendre à considérer la nature et le monde animal comme une partie de soi-même dont il ne faut pas se dissocier est certes un processus salutaire incontournable, mais c'est aussi une démarche extrêmement douloureuse que ceux qui sont habitués à vivre aux dépens de la nature sans apporter de contribution ne souhaitent guère traverser. L'homme marqué par le néo-capitalisme en vogue aujourd'hui esquivait automatiquement les questions essentielles sur sa vie, trop occupé qu'il est à sauver la face et à accroître les biens qu'il possède.

Des réactions déplaisantes

Rien d'étonnant donc à ce que les thèses et propositions courageuses et avant-gardistes de Franz Weber fassent l'objet d'attaques malveillantes de toutes parts. Certains courriers des lecteurs laissent supposer que leur auteur prend plaisir à écrire des méchancetés.

Mais la communication est une science régie par quelques règles très simples : quand on écrit ou qu'on dit quelque chose à quelqu'un, cela signifie

qu'on veut lui communiquer quelque chose. Or l'auteur a rarement conscience de ce que son message trahit de sa personne. À partir du moment où je dis quelque chose, je me livre : « Tout message me révèle, faisant de chaque mot une confession et de chaque propos un condensé de ma personnalité » (cf. Schulz von Thun, p. 99). Plus d'un écrivain envieux se révèle ainsi être quelqu'un qui en fait se déteste lui-même car il ne peut pas reconnaître qu'il est incapable de création et de courage, ou qu'il ne concède pas cette disposition à d'autres.

Ils modèlent le monde

Rien à voir avec ceux qui cherchent à faire bouger le monde, tous ces esprits créateurs et audacieux qui font don de leur personne au monde, se livrent au public, s'engagent sans concession pour la cause, sans avoir peur

de se mouiller. Ceux-là n'attendent pas en embuscade, ne tentent pas de sauver leur face, ils mettent régulièrement leur tête en jeu, sans se ménager, pour la bonne cause. «Anton Ego», le critique gastronomique de Ratatouille, (Pixar/Disney, 2007) s'exprime ainsi : «Le travail du critique est facile à maints égards : nous risquons très peu tout en jouissant d'une supériorité vis-à-vis de ceux qui se soumettent et soumettent leur travail à notre jugement. Les plus gratifiantes sont les critiques négatives, car elles sont amusantes à écrire et à lire. Mais nous, les critiques, devons faire face à une amère réalité, à savoir que, l'un dans l'autre, le produit moyen a toujours plus d'importance que notre critique qui le taxe de tel.»

Le cycle de l'aide

«Aidez-nous afin que nous



puissions aider à notre tour !» C'est l'un des slogans de Franz Weber en faveur des animaux et de la nature. La nature, nous le savons, nous aide, nous sert, nous protège, nous enseigne des choses. Si nous n'aidons pas la nature à se protéger de la destruction, elle ne pourra plus nous aider à son tour ; elle mourra et nous chuterons alors dans la misère et la maladie. La boucle est bouclée : le cycle commence par celui qui aide et revient à lui.

Ceux qui ne sont pas capables de faire une pause de temps en temps pour se libérer de la pression de cette

spirale du «toujours avoir plus» et du «toujours mieux savoir» méconnaissent la nature du combat d'un Franz Weber en taxant de «lettres de mendiant» ses reportages et demandes de soutien aux campagnes de protection de la nature et des animaux. Franz Weber n'en englobe pas moins ces personnes aussi dans les destinataires de ces offres gratuites de la nature, notamment en soutenant les biens «libres» d'un point de vue économique, tels que l'air, la lumière du soleil ou le paysage, pour que les hommes ne soient pas obligés d'acheter bientôt au supermarché des bonbon-

nes d'air pour respirer, par exemple. Les projets de protection de l'environnement de grande envergure profitent à l'ensemble de la population : les dons retournent au donateur.

Faire une pause

Les projets pionniers pour la sauvegarde de la faune et la flore ne sont souvent reconnus qu'après de longues années quand, ailleurs, la nature a depuis longtemps succombé à la technique et que l'on s'avoue là-bas que ce qui est irrévocablement perdu est ce que l'on regrette le plus. Espérons que l'homme va prendre le temps de reve-

nir à la raison et reconnaître que lui-même, ses pensées et ses sentiments ont régulièrement besoin de mûrir. Il suffit de peu : une fois qu'on a pris le temps de s'arrêter et de réfléchir, les perspectives se présentent souvent sous un autre jour. Nous avons alors une meilleure vue d'ensemble parce que le recul déplace la focalisation. C'est dans nos moments libres de stress que nous pouvons reconnaître la véritable dimension d'un paysage inviolé ou d'un peuple d'animaux menacé et juger s'il vaut la peine d'investir dans leur sauvegarde.

Je commande un abonnement du Journal Franz Weber à CHF 20.–

☐ Allemand

☐ Français

☐ Pour moi personnellement

Nom et prénom:

Adresse:

NPL et localité:

☐ Comme cadeau pour (dans ce cas, veuillez remplir les deux cases d'adresse s.v.p.)

Nom et prénom:

Adresse:

NPL et localité:

Intrépide, indépendant, sans compromis dans la défense de la vérité et passionnant !

* Comme son editrice la Fondation Franz Weber, le JOURNAL FRANZ WEBER est à l'avant-garde de la défense des animaux et de la nature, à l'avant-garde de la protection du patrimoine culturel et historique.

* Mais le JOURNAL FRANZ WEBER va plus loin. Il s'empare de sujets tabous, que personne d'autre n'a le courage de toucher. Il met en lumière des faces cachées de la société, de la politique, de la science, de la spiritualité.

* Le Journal pose des questions - gênantes parfois, provocantes, «naïves» ; il secoue l'indifférence, il regarde dans les coulisses et derrière les façades, invite à la réflexion et à une vision supérieure. Il peut aussi choquer, comme tout ce qui est vraiment anticonformiste.

* Si vous êtes lectrice ou lecteur du JOURNAL FRANZ WEBER, c'est que vous avez l'esprit ouvert. Vous êtes prêt à lire ce que vous ne lirez nulle part ailleurs. Des choses qui dérangent, qui bouleversent, qui vous incitent à la méditation, vous poussent à l'action.

* Le JOURNAL FRANZ WEBER est un point de rencontre d'opinions libres, une plate forme du dialogue par excellence.



Je désire devenir membre donateur de la Fondation Franz Weber et verse Fr. 60.– (ou plus). Dans ce prix, le Journal Franz Weber est compris. Veuillez m'envoyer votre bulletin de versement.

Talon à retourner à: FONDATION FRANZ WEBER, Case postale, CH-1820 Montreux. Ou abonnez-vous sur notre site Internet: www.ffw.ch

Giessbach

Un nouvel hôtel pour des milliers de pensionnaires

■ Hans Peter Roth



L'hôtel pour insectes contient une multitude de matériaux aux formes les plus diverses, qui offrent aux insectes des abris sûrs où passer l'hiver ou installer leurs pouponnières.

Un hôtel pour abeilles sauvages et bourdons des champs. Un château de saules... Sur le terrain de l'Hôtel Giessbach, l'horticultrice Karin Siegfried créé des habitats pour animaux et plantes indigènes. De petits paradis naturels qui invitent à l'observation et à la dé-

tente paisible. Et les jardins de Giessbach profitent de cet équilibre écologique.

On dirait un mélange de jeu à emboîter, de maquette et de nichoir surdimensionné. L'hôte ou le visiteur de Giessbach qui se promène du côté des anciennes serres à la lisière de la forêt peut se

demander, en tombant sur cette étrange construction en bois, à quoi elle peut bien servir. "C'est notre tout nouvel hôtel", explique Karin Siegfried d'un air conspirateur lorsqu'on lui pose la question. "J'espère que des milliers de convives y logeront bientôt." Bon nombre de ces invités aideraient la jardinière à lutter contre les parasites. Par exemple en éliminant les pucerons qui s'attaquent volontiers à toutes sortes de plantes tendres des serres de l'hôtel.

"J'ai constaté pour mon plus grand plaisir, il y a quelque temps déjà, que les chrysopes et les coccinelles venaient d'elles-mêmes dans la serre pour manger les pucerons", raconte la jardinière de Giessbach. Elle s'est alors demandée comment attirer encore plus d'invités utiles. "C'est ainsi que je suis tombée sur le concept de l'hôtel pour insectes."

Aide aux insectes

"Un hôtel pour insectes, c'est un endroit fabriqué de toutes pièces, et qui a pour objectif de fournir aux insectes un lieu où faire leurs nids et où passer l'hiver", explique Karin Siegfried : "L'intervention humaine, très intensive dans les paysages naturels, a détruit ou considérablement réduit les habitats naturels de nombreux insectes." Elle s'attaque désormais à ce problème en procédant à certaines

installations sur le complexe de Giessbach. C'est avec son père, menuisier, qu'elle a construit un "hôtel pour insectes, à toit pointu". C'est dans ce "bâtiment" au cadre en bois, d'environ 60 cm de large, de 1,2 m de haut et de 30 cm de profondeur, qu'elle a installé une multitude de matériaux aux formes les plus diverses, qui offrent aux insectes et leurs larves des abris sûrs où installer leurs pouponnières.

Les rondelles de troncs et de branches, percées de trous de différents diamètres, sont surtout appréciées des abeilles sauvages. Elles y pondent leurs œufs et y déposent leurs réserves de pollen, puis referment le trou avec une espèce de cire. Les nattes de joncs enroulées, ainsi que les brindilles de joncs et de paille, et les rameaux de mûres, de sureau ou de bambous contenant de la moelle, conviennent parfaitement en tant qu'abris pour les insectes. L'abeille rouge habite également volontiers dans ces cavités typiques des brindilles, alors que l'abeille bicolore préfère voir grandir sa progéniture à l'abri dans les vieilles coquilles d'escargots.

Coccinelles et chrysopes

Presque tous les types de niches ou de cavités semblent être intéressants pour les insectes. Dans l'argile, il est possible de faire des trous

pour des nids. Dans les briques perforées en losange avec leurs cavités, on peut déposer des rameaux. Un petit tas de vieux bois offre également protection pour y loger ou pour y déposer ses larves. Ainsi, l'hôtel pour insectes de Karin Siegfried offre dix types différents de "logement" pour les insectes. Bien que l'hôtel n'ait été terminé qu'en juillet, certaines espèces d'insectes s'y sont déjà installées.

Sur le côté de la construction en bois, la jardinière, employée à temps plein et responsable de tout ce qui fleurit sur le complexe de Giessbach, a installé un abri d'hiver spécialement destiné aux coccinelles et aux chrysopes. Elle pense qu'ainsi ces deux espèces d'insectes, qui lui ont déjà rendu service pour combattre les pucerons, pourraient lui être encore plus utiles.

Un monde miniature fascinant.

"Cultiver, planter et soigner avec amour." Telle est la devise de Karin Siegfried, qui a fait sa formation à l'école de jardinerie Hünibach am Thunersee. "À Hünibach, j'ai appris les différentes interrelations existant dans les jardins biologiques et biodynamiques. Heureusement, nous avons également d'anciennes serres, un peu comme celles de Giessbach, ce qui m'est utile actuellement." C'est également un livre qu'elle avait trouvé par hasard (voir la bibliographie à la fin de l'article) qui l'a motivée pour construire l'hôtel pour insectes, ainsi que ses réflexions quant à la relation tendue existant entre la plupart des humains et les insectes. "La peur des insectes peut bloquer notre ré-

flexion et notre intuition. Ainsi, nous nous bloquons l'accès au monde miniature de ces êtres fascinants."

À ce sujet, cette jardinière, qui a d'abord travaillé dans une jardinerie spécialisée dans les herbes et les plantes aromatiques de Brienz, cite de surprenants exemples : "Un bourdon (qui est par ailleurs inscrit sur la liste des espèces en voie de disparition) qui vole dans notre direction, n'est pas à la recherche d'humains, mais à la chasse aux guêpes, aux mouches et aux diptères, c'est à dire aux insectes qui peuvent nous être nuisibles ! Tout comme une abeille sauvage qui s'est prise dans nos cheveux n'a pas pour objectif de nous piquer : son dard est bien trop faible. Elle souhaite bien plus apporter du nectar et du pollen à son nid, dans lequel se déroule un petit miracle invisible à nos yeux : la métamorphose d'une minuscule larve en un être ailé."

50 espèces d'oiseaux

Les bourdons, les abeilles sauvages, les guêpes hyménoptères, vespidae, sphécoïdes et pompilidae, les chrysopes, les coccinelles ou les dermaptères sont de précieux auxiliaires dans les jardins, par la pollinisation et dans la lutte contre les parasites, maintenant ainsi l'équilibre biologique, insiste Karin Siegfried. "De plus, certaines espèces que je souhaiterais aider par le biais de l'hôtel pour insectes, figurent même sur la liste rouge, notamment les abeilles sauvages."

Les chiffres sont impressionnants. Ainsi, sans la pollinisation que font les abeilles et autres insectes, 80 % de toutes les plantes à graines de la

planète disparaîtraient. En trois semaines, une seule larve de chrysope mange 450 pucerons. Durant sa vie, qui dure un an, la coccinelle mange plusieurs milliers de pucerons. Les dermaptères, quant à eux, mangent outre les pucerons, également de grandes quantités de cochenilles, d'anthomyiidae et d'agromyzidae.

Sous la main verte de la jardinière passionnée, les espaces verts de Giessbach se sont encore plus rapprochés d'un paradis naturel varié, avec des niches pouvant accueillir une multitude d'espèces d'animaux et de plantes. Ici, on voit la chenille de toutes les couleurs du

machaon se promener sur une feuille de carotte, là un lézard se prélasser sur les pierres. "Avec un peu de chance, on peut observer des couleuvres", déclare Karin Siegfried. S'ajoutent à cela les orvets, grenouilles, crapauds, tritons, salamandres, chauves-souris, les animaux de la forêt de montagne: faons, cerfs, chamois, renards, lièvres, belettes, blaireaux, loirs, écureuils et diverses espèces de souris. À ce sujet, René Ingold, l'archiviste de Giessbach, a répertorié au cours des années plus de 50 espèces d'oiseaux vivant à Giessbach et alentours.

Compost et constructions

Une autre contribution à la



C'est avec son père, qui est menuisier, que Karin Siegfried a construit notre "hôtel pour insectes à toit pointu".



Un superbe objet de décoration vivant pour les jardins, les terrains de jeux et les parcs : Le «château de saule» qui grandit au-dessus des anciennes serres de Giessbach

biodiversité, ainsi qu'une forme intelligente de recyclage écologique : les meules de compost, lancées par la jardinière il y a quelques années. Les restes des cuisines de l'hôtel, l'herbe coupée et autres produits biodégradables se transforment ici en précieux humus, utilisé judicieusement dans les jardins de Giessbach.

Un peu au-dessus de l'hôtel, Karin Siegfried montre le chemin vers une autre construction pleine de vie : Un "château de saule". Sa naissance est aussi belle que simple. Des rameaux, c'est à dire des boutures de saule, sont piqués dans le sol. Ils y prennent racine et commencent à pousser. Grâce à leur flexibilité et à la rapidité de leur croissance, il est possible de leur donner presque n'importe quelle forme, de les courber, de les lier entre

elles, elles continuent toujours à pousser.

Un objet de décoration vivant

L'équipe des jardiniers de Giessbach a reconnu ces "constructions" comme "un phénoménal objet de décoration vivant pour les jardins, les terrains de jeux et les parcs", et a mis en place une collaboration avec le centre éducatif du Musée de plein air de Ballenberg. Lorsqu'il n'y a plus de place au musée, les personnes inscrites au cours peuvent élaborer des "constructions" dans certaines zones du complexe de Giessbach. "Tout le monde en profite", se réjouit Karin Siegfried de cette situation d'avantages bilatéraux. "L'Hôtel Giessbach, le centre éducatif, les clients, les enfants, ainsi que la nature." Directement à côté du "château de saule", qui donne envie de s'y attarder, la jardinière a installé un jardin d'herbes aromatiques comprenant onze sortes de menthe. Elle a également l'intention d'élargir en permanence le nombre d'herbes aromatiques. "Autrefois, ce sont les fleurs qui étaient en demande. Mais aujourd'hui, un jardin d'herbes aromatiques semble plus approprié et plus judicieux, car il permet de fournir herbes et épices fraîches aux cuisines. L'enthousiasme qui brille dans les yeux de Karin Siegfried ne laisse aucune place au doute : avec une jardinière comme elle à Giessbach, ce petit monde digne d'un conte de fées verra naître encore d'autres projets jardiniers tant créatifs qu'écologiques.

Mode d'emploi pour la construction d'un hôtel pour insectes

Construire à partir de bois non traité et au moyen des outils adéquats, une carcasse stable de 100 cm de hauteur, 60 cm de largeur, et 30 cm de profondeur, doté d'un toit en pignon, réparti en 3 ou 4 compartiments. Placer la construction dans un endroit propice : un lieu protégé du jardin, en lisière de forêt ou contre le mur d'un bâtiment. Tant que possible, orienter les ouvertures pour les nids vers le soleil. L'emplacement doit être ensoleillé, sec, chaud et à l'abri du vent. L'hôtel pour insectes doit être mis en place au plus tard pour début mars.

Pour le rembourrage, on utilisera de préférence les matériaux suivants :

- Des pierres ou des blocs en bois dur
- Des brindilles de joncs ou de paille
- Des nattes de joncs enroulées
- Des morceaux de vieux bois comportant des galeries creusées par des insectes, ainsi que des fissures, des fentes ou des trous de branches
- Des morceaux de rameaux contenant de la moelle de sureau, de mûre ou de framboise
- Des morceaux de bois en tas, avec des cachettes dans les fentes
- Des tuiles (cuites, avec des cavités)
- Des rondelles de bois, avec des forures de différentes profondeurs et diamètres
- De l'argile sèche, avec des forures de différentes profondeurs et diamètres

Les lecteurs ont la parole

Un assassinat

Chère Vera Weber, j'ai lu votre commentaire sur la chasse dans le journal Le Matin. J'approuve et je vous félicite pour votre prise de position à ce sujet. En effet, en ma qualité de résident sur le canton de Genève, pour rappel, un des seuls cantons (ou le seul ?) qui a interdit la chasse, je dois constater que cette interdiction, (n'en déplaise aux maniaques de la gâchette !) est une vraie réussite. Bien sûr, les gardes faunes genevois font le nécessaire pour stabiliser la situation dans le cas assez improbable d'une invasion de gibier... Je n'arriverais jamais à comprendre comment l'on peut cadrer sur la lunette du fusil un animal pour le tuer, dans le seul but de démontrer que l'homme est plus fort que les animaux. Je n'appelle pas cela "une passion" comme disent les chasseurs, mais un assassinat dont la tâche ultime est d'afficher le trophée pour épater les copains, et d'en faire un banquet gargantuesque. En conclusion, devant ce manque de respect vis-à-vis de la nature, merci pour tous les efforts que vous faites au sein de votre Fondation.

Marco Poretti, 1233 Bernex

Dieu est-il mort ?

Je suis d'avis que l'homme technologique d'aujourd'hui ne peut pas supporter le «vert» de nos prés et prairies, qu'il préfère le gris du ciment. Pour lui, dans son ignorance, la chlorophylle est un poison. C'est triste; je vois dans mon entourage que les prés sont systématiquement détruits

pour des bâtiments. Je vous pose la question: qu'est-ce qu'on peut faire pour arrêter ces crimes envers la terre? L'homme n'aime plus sa terre; il est sur cette «terre» uniquement pour l'exploiter, pour profiter d'elle pour son profit personnel. Il faut voir ce qui se passe à Andermatt; c'est une folie!

Pour les Indiens d'Amérique la terre était sacrée, c'était leur mère, Gaia. Hélas, notre civilisation, nos hommes assoiffés d'argent, veulent arracher cette terre sans se rendre compte de ce qu'ils vont faire et un jour, quand il n'y aura que du ciment, où mangeront nos bêtes? Je suis pessimiste, mais est-ce que Dieu est vraiment mort, comme l'écrivait Nietzsche? Le 21 décembre 2012, selon les Maya, il y aura quelque chose de très proche de la fin «d'un monde». Alors, est-ce que ce problème ne se posera plus? En tous cas si le «monde» continue, alors ce sera tragique. Je me pose encore la question si nous pourrions encore respirer de l'oxygène, ou si nous devons changer le métabolisme de nos poumons, si nous devons respirer du CO₂, si nous devons nous promener seulement sur du béton. Beaucoup de philosophes ont écrit des condamnations envers la race humaine: Nietzsche, Cioran, Schopenhauer et d'autres. Que devons-nous encore attendre? La «fin du monde» nous conduira-t-elle vers la destruction ou vers une nouvelle façon de penser? Mais sera-t-il possible de transfor-

mer le béton en pré? Ces mots ne seront pas agréables pour ceux qui aiment le béton, mais j'espère que vous au moins pouvez les comprendre. Quels sont vos projets pour arrêter ce désastre?

*Lorenzo Rosselli
6714 Lamone*

La trahison de l'OMS

Je viens de lire votre magistral réquisitoire contre le fléau nucléaire dans votre Journal no 96. Quel bonheur, pour un militant de 73 ans, de retrouver sous votre illustre plume, l'expression des sentiments qui me préoccupent depuis plus d'un demi-siècle! C'est sans doute l'actualité brûlante de ce sujet qui m'a poussé à vous témoigner mon immense gratitude, non seulement pour votre combat contre le nucléaire, mais également pour toutes les causes dont vous avez heureusement pris la défense avec brio et ténacité.

Le mythe du nucléaire traverse actuellement une zone de turbulences. Mais ses moyens sont immenses et redoutables (civils et militaires). Nous devons rester vigilants et poursuivre nos efforts d'information envers des populations qui ont été honteusement abusées pendant si longtemps. Pour ma part, je poursuis mes activités, notamment en adressant des lettres de lecteur à nos journaux, avec succès parfois. Je viens de terminer celle que vous trouverez en annexe. Elle apporte, me semble-t-il, un éclairage révélateur et méconnu sur le rôle joué par l'OMS depuis 1959: trahissant honteusement sa noble mission, elle a permis au nucléaire de s'implanter et de se développer «dans l'ignorance et l'incertitude» des populations à qui il a été imposé. Je vous souhai-

te, cher Monsieur Weber, ainsi qu'à votre chère fille Vera, de pouvoir poursuivre vos efforts salutaires et irremplaçables en faveur de la sauvegarde de la Vie sur notre planète.

*Paul Bonny
1299 Crans sur Céligny*

Nucléaire: L'OMS nous avait pourtant avertis!

L'erreur est humaine. La reconnaître est signe de maturité. Nos ancêtres ont eu la sagesse de renoncer à construire des dirigeables après la catastrophe du Hindenburg, en 1937, qui fit 35 morts. Nous en sommes à la 3e catastrophe nucléaire. Le nombre de victimes est incalculable, parce qu'à celles d'aujourd'hui s'ajouteront celles des générations futures. Mais les Américains, les Russes et les Japonais ne sont pas les seuls à connaître les affres du péril nucléaire! En 1969, la première centrale suisse, à Lucens (VD) subit une très grave avarie après une année d'activité. La surchauffe du cœur avait provoqué un début de fusion d'un élément. C'est le sauve-qui-peut! Les derniers déchets radioactifs du site ont été évacués vers Würenlingen en septembre 2003. C'est désormais un dépôt de biens culturels...

Contrairement à nos ancêtres, nous n'avons donc pas eu la sagesse de renoncer, dès le premier accident, à cette énergie mortifère. On peut même imaginer qu'un peu de bon sens en amont aurait dû suffire: était-il raisonnable d'espérer domestiquer la puissance démentielle d'une superbombe dans le but de produire de l'énergie?

Et les essais grandeur nature, notamment à Hiroshima et Nagasaki (des centaines de milliers de victimes) qui au-

raient dû servir de mise en garde, n'ont pas remis en question l'option nucléaire habilement parée de l'étiquette «Atom for Peace». Au contraire. Pourtant, des voix dignes de confiance se sont élevées, il y a plus d'un demi-siècle. L'OMS était catégorique: Toutes les radiations produites par l'homme sont nuisibles à l'homme du point de vue génétique. On ne peut pas être plus clair. C'est bien ce qui a alerté l'AIEA (Agence Internationale pour l'Energie Atomique). Désormais, l'OMS sera censurée par l'AIEA, hiérarchiquement supérieure au sein de l'ONU. Tout ce qui concerne le nucléaire devra lui être soumis. C'est encore le cas aujourd'hui: les promoteurs de l'énergie nucléaire contrôlent les activités de l'Organisation Mondiale de la Santé! La désinformation protège l'atome. L'OMS a reconnu toutefois l'existence d'un dilemme: «La mise en valeur de sources énergétiques qui renferment des possibilités aussi considérables dans deux directions opposées – amélioration du bien-être de l'humanité et détérioration de la race humaine – ne peut manquer d'avoir des répercussions très diverses, directes et indirectes.» Le rapport no 151 de l'OMS se termine par ce souhait: «La solution la plus satisfaisante pour l'avenir de l'énergie atomique serait de voir monter une nouvelle génération qui aurait appris à s'accommoder de l'ignorance et de l'incertitude (...).» Incroyable, mais hélas vrai. On peut tromper tout le monde quelque temps mais on ne peut pas tromper tout le monde tout le temps, disait Roosevelt. C'est d'actualité. Le temps est venu de mettre un terme à cette tromperie.

Doris Leuthard et ses collègues ont rendu à la Suisse – et

au monde – un fier service en décidant courageusement d'en finir avec cette EDM (Energie de Destruction Massive) développée grâce à une imposture dans laquelle l'OMS s'est retrouvée piégée. Il est heureux que les Allemands, les Autrichiens, les Italiens et les Suisses montrent la voie. Quittons au plus vite cette technologie obsolète dont les victimes se comptent par milliards. Dr.R. Bertell (Prix Nobel) les estimait à 1,3 milliards de 1943 à 2000. De la mine d'uranium au stockage des déchets, des incidents aux catastrophes, des rejets à la maintenance, le nucléaire est une plaie durable pour l'environnement et une contamination permanente, quasi éternelle, pour l'Homme.

Paul Bonny

Vendlincourt et éoliennes

Mes vives félicitations pour le succès de Vendlincourt: une grande victoire contre la stupidité humaine! Je n'aime pas parler de bêtise, car nos amis les animaux sont moins stupides que la plupart d'entre nous. En ce qui concerne les éoliennes, notre position est souvent encore mal comprise. Beaucoup de gens ont perdu le sens de la nature. Vous êtes bientôt la dernière organisation solide et sérieuse en matière de nature et de paysage: continuez, nous avons besoin de vous.

*Dr. Philippe Roch
1281 Russin*

Migros - viande de cheval

Je suis scandalisée que la Migros vende de la viande de Cheval rangée parmi la viande de bœuf séchée sous le nom de Horseline de façon qu'on pourrait penser que si l'on ne parle pas anglais, que Horseline est une marque de viande séchée. Pas tout le monde parle anglais, cette stratégie vise à ha-

bituer insidieusement le consommateur au gouter et s'habituer à la viande de cheval sans qu'il s'en rende compte. Je pense surtout aux personnes âgées et malvoyants. Migros vise par cette stratégie de promouvoir la vente de la viande de cheval. J'ai déjà réclamé plusieurs fois à la Migros mais on me répond qu'ils ont des instructions très précises pour la mise en place de cette viande. Je trouve cette stratégie malhonnête et il serait convenable qu'on mentionne en grand et à part la «viande de cheval». Je prendrai aussi contact avec des sociétés des consommateurs pour signaler Migros et sa stratégie très discutable pour ce qui concerne la vente de viande de cheval dans leurs succursales. Personnellement, je suis heurtée chaque fois que je passe dans ce rayon. Je remercie votre association pour toutes vos actions et le dévouement pour sauver des patrimoines et la lutte pour le bien-être et la dignité des animaux.

Corinne-Camille Grob

Le pire serait de ne rien faire

C'est chaque fois avec une grande indignation que je lis vos courriers. Tant d'animaux souffrent qu'on peut avoir le sentiment que tout ce qu'on fait pour soulager est dérisoire. Mais je me dis aussi que le pire serait de ne rien faire. Je tiens à vous exprimer, Monsieur Weber, mon admiration pour ce que vous faites, et cela m'encourage à vous aider.

Robert Meyer, 1018 Lausanne

Message du loup

Le loup est intelligent. Personne ne connaît l'homme mieux que lui. Même pas l'homme lui-même ne perçoit ses intentions comme le loup sait le faire. Il possède le vrai savoir et la Grandeur.

Tous les amis des animaux ont prié pour qu'il quitte cette terre hostile du Valais. Il a dit non. Les hommes doivent comprendre. Ils ont peur. Chez eux tout est éphémère: leurs vies, leurs lois, tout s'effrite. Ils ont mal et ils ne savent pas pourquoi. Ils ne cherchent pas les bonnes valeurs.

Les miennes, c'est ma famille. Ma petite famille, c'est ma louve et ses louveteaux cachés dans les bois et qui tètent leur mère. Ils sont encore tout petits et si tendres. Vous savez, chez nous, l'amour maternel existe aussi. Et ma grande famille, celle Universelle, qui nous protège, celle qui veut qu'on vive tous, celle qui nous a créés, nous et nos ancêtres. Celle qui était là avant la vôtre et dont la vôtre dépend. Car nous existerons ensemble encore et toujours. Oui, j'ai mal, j'ai très mal de laisser ma louve seule avec ses petits. Je ne pouvais pas faire autrement. Je me suis sacrifié pour qu'on ne les trouve pas et c'est pour cela que tout s'est passé si vite. Peu d'entre vous l'ont compris. Mais il faut que vous compreniez tous! Là, où je suis, j'ai mal pour ma petite famille et pour vous aussi. La loi du choc en retour est décrétée. D'autres loups viendront encore et encore pour vous aider et vous apprendre à coexister d'abord entre vous. Observez la Terre qui vous appartient. Elle baigne dans un immense océan cosmique. Sentez que vous êtes reliés et vous deviendrez responsables. Votre présence est nécessaire à la Vie, à toutes les formes de vie, à la mienne aussi. Je vous salue. Frère Loup

Sylvie Benoît, 2003 Neuchâtel

Histoire d'un sauvetage

■ Anne Bachmann

En cette belle matinée ensoleillée du mois de juillet, rien ne laisse présager du drame qui se prépare à proximité de l'idyllique plage du Pierrier à Clarens : les promeneurs longent les quais, quelques pêcheurs sont déjà présents et les premiers baigneurs arrivent. Toutefois, deux personnes prostrées attirent notre attention. Elles regardent avec grande désolation la petite rive du lac. En s'approchant d'elles, nous entendons : «c'est vraiment triste de voir ça...». Un couple de cygnes et leurs six petits se trouvent sur la rive. Cette famille n'est pas inconnue de la Fondation Franz Weber et des personnes présentes, car les parents naviguent depuis quelques années déjà dans le secteur de Clarens. De plus, le spectacle attendrissant de maman et papa cygne accompagnés de leurs six petits fait la joie des promeneurs depuis quelques semaines, au point que cette merveilleuse famille est devenue un sujet de conversation entre les habitués de la plage du Pierrier.

A la recherche d'un sauveur

En questionnant les deux personnes présentes au bord du lac ce matin de juillet, nous apprenons qu'un des cygneaux ne peut plus bouger normalement depuis la veille. Certes, il arrive tant bien que mal à nager pour suivre sa famille, mais ne peut plus déployer ses ailes. Sur la rive, il se tortille pour se mouvoir, haletant fréquemment et le cœur battant

en raison des efforts qu'il fait. A-t-il une patte ou une aile blessée? Voire la souffrance de cet animal est insupportable, mais il est impossible de l'approcher, car les parents protègent becs et ongles leur progéniture face à tout intrus pénétrant dans leur périmètre de sécurité.

Rapidement, nous contactons divers services, afin de trouver un garde-faune, un garde-pêche ou une autre personne, qui puisse venir en aide à ce malheureux, voire abrégé ses souffrances si nécessaire... Nous joignons le garde-faune du secteur à 10h30, qui nous informe qu'il viendra vers 13h00 car il est déjà fort occupé.

Hostilité et compassion

Redoutant que cette famille se déplace entre-temps et que l'on perde sa trace, nous organisons la surveillance des palmipèdes avec une des personnes présentes sur place, dont une amie invétérée des cygnes. En outre, il est important d'éloigner les badauds (particulièrement les enfants captivés par les cygneaux) pour éviter qu'ils effraient la famille ou qu'ils soient attaqués par les parents qui défendent farouchement leurs petits. A 11h30, les cygnes n'ont pas quitté la rive, mais la situation s'aggrave : le père s'étant aperçu que le cygneau est limité dans ses mouvements et affaibli par ses efforts, il émet un cri d'agressivité envers lui, et sa posture – plumage gonflé, cou tendu –



La famille des cygnes du Basset à nouveau réunie et heureuse

est des plus menaçantes. La sélection naturelle incitant les parents à tuer les plus faibles, les malades ou les handicapés, nous craignons qu'il ne le noie à tout instant sous nos yeux.

Soudain, la famille part sur le lac, mais notre amie connaît heureusement bien ces cygnes, ainsi que leurs endroits de prédilection, et sait comment les appeler et les rabattre vers la rive. Au fil de ses promenades quasi quotidiennes au bord du lac, elle a noué une relation privilégiée avec cette famille et veille au bien-être de ses protégés, ainsi qu'à celui des oiseaux d'eau de manière générale. Grâce à son intervention, les cygnes reviennent s'installer sur la rive. Les frères et sœurs du petit malheureux comprennent sa souffrance. Ils se blottissent contre lui, et l'un d'eux pose même sa tête sur son dos, sans doute pour lui apporter un peu de réconfort.

Ficelé par un filin de pêcheur

Alors que le pauvre animal tente à nouveau de bouger, nous observons un fil scintil-

lant autour de son jeune corps couvert de duvet gris: il n'est pas blessé, mais entravé par un filin de pêche qui le comprime et l'empêche de déployer ses ailes ! Face à ce constat, nous sommes plus que jamais déterminés à sauver ce cygneau «ficelé», car il est totalement inconcevable et inacceptable que ce petit meure en raison d'activités humaines. A cet instant, l'éventualité d'une issue tragique est tout simplement impensable. Nous n'avons qu'un seul objectif en tête: il faut libérer cet animal coûte que coûte !

Vers 12h30, les cygnes repartent au large et se dirigent vers le port du Basset proche de la plage, comme ils ont l'habitude de le faire. Notre amie les suit tranquillement. Elle sait parfaitement où elle pourra les rabattre en attendant la venue du garde-faune. Nous surveillons la famille depuis deux heures. Et il nous semble que les minutes traînent. Nous sommes tendus, car le comportement de plus en plus menaçant du père envers le cygneau entravé, nous fait craindre le pire. Arrivée au

port, notre amie rappelle la famille vers la rive.

Entre la vie et la mort

Mais alors que la situation semble plus ou moins sous contrôle, nos craintes se confirment : les parents isolent le petit malheureux dans un angle du port ! Nous parvenons heureusement à éviter le drame de justesse en gesticulant et nous adressant aux parents, afin de les éloigner et que le petit soit épargné en attendant qu'on puisse lui venir en aide. Ouf ! Il s'en est fallu de peu... ! Quelques instants plus tard, le garde-faune arrive tel un messie vivement attendu. Ayant évalué la situation, le garde-faune se prépare à intervenir directement dans l'eau.

Pendant ce temps, l'amie des cygnes fait son possible afin de

maintenir la famille dans le port, tout en isolant les parents des petits, car ils se montrent toujours autant menaçants. La tension étant à son comble, nous veillons également à éloigner les badauds qui tentent de s'approcher au plus près du lieu des événements.

Prêt à intervenir, le garde-faune, aidé d'une autre personne habituée du port, décide finalement de tenter une capture du cygneau lors d'un passage de la fratrie sous un ponton : nous retenons notre souffle. Premier essai : les cygneaux passent en file indienne et le garde-faune attrape l'un d'eux, mais... ce n'est pas le bon ! Il n'est entravé par aucun filin de pêche. Après avoir bien repéré l'animal à capturer parmi la fratrie de six cygneaux, il fait une seconde tentative et par-

vient à l'extraire de l'eau ! Le garde-faune et le monsieur venu prêter main forte, maintiennent le patient – qui n'est plus tout petit et se débat vigoureusement – sur le ponton et parviennent rapidement à retirer le très long filin de pêche qui lui serrait le corps.

Un

moment de pur bonheur

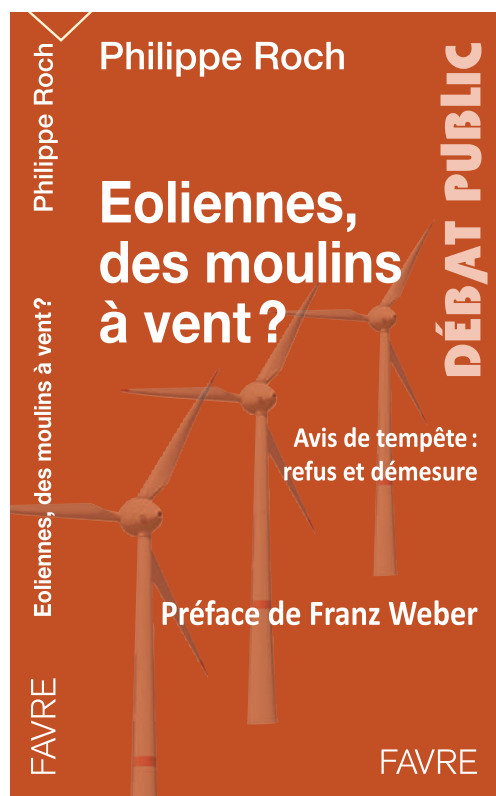
L'instant de la libération du cygneau nous procure une joie inouïe !!! Nous pouvons enfin respirer, il est libre, il est sauvé ! Une vague intense d'émotion nous submerge. Une fois libéré, le cygneau est immédiatement relâché dans l'eau et rejoint sa famille sans demander son reste. Après avoir remercié de tout cœur le garde-faune venu à la rescousse de ce petit animal, nous repartons profondément émus par ce sauv-

etage auquel nous avons assisté et participé. Nous venons de vivre un instant rare et magique qui restera gravé dans nos mémoires, un moment de bonheur comme il en existe malheureusement trop peu dans notre travail quotidien en faveur des animaux et de l'environnement.

Depuis ce jour, nous entretenons une relation privilégiée avec ces cygnes et sommes heureux de constater que la famille est toujours au complet à chacune de nos rencontres.

En conclusion, chacun peut devenir un sauveur à condition de ne pas fermer les yeux face à la détresse, de chercher la solution adéquate, de mettre son énergie et sa détermination à contribution, et de garder la conviction d'un heureux dénouement. ■

Eoliennes, un chemin entre refus et démesure



Quelles formes d'énergies pourront prendre le relai des énergies fossiles qui s'épuisent, polluent et menacent le climat ? Après des décennies de débat, les premières mesures politiques sont prises pour favoriser les économies d'énergie et le développement des énergies renouvelables, encouragées par le terrible accident nucléaire de Fukushima.

C'est aujourd'hui l'énergie éolienne qui a le vent en poupe. Trop heureuses d'être enfin reconnues dans leurs revendications, bien des personnes soucieuses d'environnement se précipitent dans la brèche ouverte par les grandes compagnies d'électricité, et mènent campagne en faveur de la construction d'éoliennes géantes.

Des mouvements de résistance se renforcent chaque jour. Ils reprochent aux éoliennes géantes de générer de multiples impacts sur la nature, de miter des territoires peu ou pas bâtis, de dégrader les paysages et d'être sources de nuisances sonores et lumineuses pour les riverains, tout cela pour une production dérisoire d'électricité. L'opposition aux éoliennes nous condamne-t-elle au

charbon et au nucléaire, ou à un retour à l'ère des cavernes ?

Ce livre, magnifiquement préfacé par Franz Weber, présente la problématique des éoliennes dans le contexte général de la production et de la consommation d'énergie. Il évoque les points de débat pour ou contre les éoliennes, afin de vous aider à faire votre propre opinion. Il montre le chemin vers une société moins dépendante de ressources énergétiques non renouvelables et polluantes, qui respecte la nature et l'environnement.

Philippe Roch (1949), docteur en biochimie, ancien directeur du WWF-Suisse, puis Secrétaire d'Etat à l'environnement (1992-2005) est une référence internationale en matière d'écologie. Il se consacre aujourd'hui à l'étude et à la promotion des valeurs morales et spirituelles capables de rétablir une relation harmonieuse entre l'humanité et la nature. Comme son ami Franz Weber, et souvent avec lui, il est toujours prêt à se lever et à s'engager pour la défense de la nature et de l'environnement.

Il y a 50 ans à Paris



**Retour en arrière sur les années parisiennes de (1949-1974)
du journaliste-reporter Franz Weber**

Franz Weber

Une nuit à Monte-Carlo

1966. Ce n'était pas une nuit comme les autres, c'était la plus belle, la plus extraordinaire, la nuit d'un anniversaire grandiose : la naissance de Monte-Carlo d'il y a 100 ans.

Organisée par Hélène Rochas, la reine de la parfumerie française, la fête avait pour thème «Le Second Empire». Dix jours avant l'événement, à Paris, impossible de trouver à louer une robe à crinoline ou un uniforme de l'époque de Napoléon III, ni aucune perruque à anglaises empilées chez les innombrables coiffeurs de la capitale. Tout était pillé, dépouillé, vidé. Les plus fortunés, ceux qui pouvaient se permettre de claquer 10 000 francs pour une nuit, s'étaient fait tailler un costume sur mesure par un grand couturier.

Cinq avions d'Air France supplémentaires entre Paris et Nice

Hélène Rochas a envoyé mille deux cents cartons d'invitation. Pour faire face à l'afflux de passagers à l'aéroport d'Orly, Air France a dû ajouter cinq avions supplémentaires à destination de Nice. Alexandre, le coiffeur des reines, fait lui aussi partie des invités. Mais à peine arrivé à Monte-Carlo, il est assailli par des hordes de femmes suppliantes. Incapa-



Hélène Rochas en hôtesse resplendissante (à gauche)

ble de leur refuser les sortilèges de ses mains de magicien, il transforme trois chambres du prestigieux Hôtel de Paris en salons de coiffure d'époque et, en l'espace de douze heures, compose plus de cent coiffures toutes plus romantiques et plus somptueuses les unes que les autres. Il trouve même le temps de faire un saut au Palais Princier : Son altesse Grace de Monaco désire la coiffure de l'impératrice Eugénie. Le maître émergera ensuite sous les lustres de l'Opéra, déguisé en prince de Hyderabad, joyeux et plein



Une nuit de bal somptueuse : les Grimaldi font renaître le Second Empire



L'opéra de Monte-Carlo dans l'éclat des festivités

d'entrain comme s'il avait lézardé toute la journée au soleil à la plage.

Sous le feux roulant des flash

Le bal commence à 22 heures sonnantes. Hélène Rochas, vêtue d'une robe à crinoline turquoise recouverte de dentelle noire, attend ses invités dans le hall d'entrée de l'Opéra. Un majordome annonce solennellement les noms des arrivants. Cent photographes en rangs serrés, les coudes entravés par les coudes des voisins, mitraillent sans relâche. Quand la Lollobrigida fait son apparition, le foyer éclate sous des applaudissements frénétiques. Même les photographes s'unissent au concert dans la mesure où ils le peu-



Grâce de Monaco dans une robe à crinoline en satin couleur saumon, le prince Rainier III avec sa barbe de pirate

vent. Dans sa robe à crinoline de damas blanc quelque peu adaptée au goût du jour, un décolleté osé, un collier d'émeraudes et des fleurs dans les cheveux, la vedette italienne semble incarner la comtesse de Castiglione.

Murmures et chuchotements

Elle est accompagnée d'un «inconnu» à l'air sud-américain, dont le nom, comme les autres déclamés par le major-dome, se perd dans le fracas des applaudissements. Qui cela peut-il bien être ? Après des heures de conjectures et de chuchotements fébriles, on finit par apprendre qu'il s'agit du prince Khamil Ben Saoud, un cousin du roi Saoud d'Arabie, fou amoureux de l'actrice depuis des mois. À la question de savoir si elle partage cet amour, Gina répond en fine diplomate que le prince a beaucoup de charme, tout en continuant à sucer son cornet de glace avec la plus grande concentration.

Pas moins de quatre orchestres

Apparaissant en marin du

'Nautilus', Elsa Martinelli se révèle être une fervente admiratrice de Jules Verne. Mais pas de fête sans la bégum ! La veuve du prince Aga Khan, toujours belle comme une fée, porte une crinoline en dentelle chantilly et organza, agrémentée de gardénias et de velours noir. Elle tourne avec un port de reine au bras du danseur Jacques Chazot dans la salle de l'Opéra que le célèbre décorateur André Levasseur a débarrassée de ses sièges et illuminée de cinquante-deux lustres fleuris dans le style des années 1860. Quatre orchestres se relayaient pour le plus grand bonheur des invités.

Des têtes couronnées qui se font attendre

Mais tant que le prince et la princesse n'ont pas ouvert le bal, aucun invité n'a pu se risquer sur le parquet. Or les souverains se font attendre. Ils paraissent alors que les invités tiennent encore à peine sur leurs jambes, dix minutes avant minuit. Ils n'arrivent pas en calèche, comme cela a été annoncé, mais dans un minibus déca-



La princesse Grâce au bras du célèbre danseur Jacques Chazot



Gina Lollobrigida

poté entièrement fleuri, ce qui a fait écrire à un grand journal parisien que le prince et la princesse étaient arrivés en camionnette. Quoi qu'il en soit, dans sa robe à crinoline de satin couleur saumon, Grâce de Monaco est belle comme un rêve avec sa coiffure romantique et le diadème en diamants des Grimaldi. Aucune princesse, soit dit en passant, n'a osé porter ce joyau depuis un siècle. Grâce a fait cependant une concession à son époque en laissant moderniser le bijou par le célèbre joaillier Van Cleef & Arpels.



Marc Bohan, le directeur artistique de Dior, avec ses favoris d'époque



La célèbre artiste peintre Leonor Fini, dans un déguisement extravagant (à gauche)

L'opéra s'anime enfin

Le prince lui-même, Rainier III, paraît déguisé en prince Rainier, en frac bleu nuit et veste rouge. Si le protocole lui interdit tout déguisement, il ne lui défend toute-



La bégum de la fête, la veuve du prince Aga Khan



Curd Jürgens et son épouse, amoureux comme au premier jour



Le célèbre décorateur André Levasseur, à gauche, aux côtés de Franz Weber, notre correspondant sur place

fois pas de porter la barbe. Avec sa barbe naturelle, le prince ressemble à un pirate de haute volée. Le couple des souverains a ouvert le bal avec une valse d'Olivier Métra, la fête peut enfin commencer pour de bon. Les bouchons de champagne sautent, l'ambiance monte, la salle de l'Opéra s'est animée en quelques instants.

Magnifique image, les corolles tournantes des crinolines! Rainier a le plus grand mal à ne pas se prendre les pieds dans la traîne de la robe de son épouse. Honneur au romantisme, mais dans des limites. A regret, mais soulagé, le prince remet la princesse entre les mains du danseur Jacques Chazot.

Gunter Sachs et Curd Jürgens dans leur élément

En bas, sur la terrasse qu'André Levasseur a fait relier à la salle de l'Opéra par un escalier ornemental, le Café anglais et le Bal Mabille résonnent les hurlements des ensembles 'Chakachas' et 'Hard Wood', deux groupes fous de garçons aux cheveux longs venus exprès de Londres. Là, Gunther Sachs déguisé en boïar couvert d'or évolue comme un poisson dans l'eau. Accompagné de sa fiancée mannequin Heidi Balzer, il est en train de boire et de manger comme quatre quand quelqu'un lui demande si en Suisse aussi on connaît des ordres militaires tels que la Croix de fer. Je réponds à sa place qu'au pays de Guillaume Tell, il n'existe que des décorations pour tireurs d'élite! Der-



Atmosphère féérique avec en toile de fond l'escalier de l'opéra



Gunther Sachs au bras de sa fiancée, le mannequin Heidi Balzer

rière Sachs se tient, buvant et rêvant, Marc Bohan, 'Dior troisième du nom'. Avec ses épais favoris postiches, il ressemble dans l'ombre à un élégant voleur de grand chemin. Curd Jürgens, dans un costume de satin clair, incarne un peintre de la cour. Il ne peint pas, mais avale du whisky et du champagne avec un savoir faire barbare sous l'œil quelque peu soucieux de Simone, son épouse française.

Toutes les belles choses ont une fin

Il disparaît ensuite pendant des heures au casino où il perd une fortune. Entre-temps, des fusées ont commencé à s'élever en sifflant dans le ciel étoilé. Visiblement impressionnée par le feu d'artifice, la célèbre peintre Léonor Fini me chuchote à l'oreille : «C'est ainsi que tout passe...» Veuille parler du faste centenaire de Monte-Carlo ?

Quand le soleil se leva sur la mer et que les femmes, effarées, attrapèrent précipitamment leurs poudriers, la fête était finie. Ce fut la plus belle de l'année, peut-être l'apogée d'un rêve centenaire...

Franz Weber

Commande de Produits GrandV



GrandV: la ligne de produits végétariens pour plus de joie de vivre

Quantité	No art.	Article	Unité	Contenu	Prix en CHF	Total
_____	0002	Terrine «Grandhotel»	Terrine 1/2	250 gr	CHF 17.50	_____
_____	0003	«Rillettes» Gourmet-Party	Verre	200 gr	CHF 12.00	_____
_____	0004	Crème gourmande «Basilico»	Verre	200 gr	CHF 11.50	_____
_____	0005	Crème gourmande «Pomodori»	Verre	200 gr	CHF 13.70	_____
_____	0006	Crème gourmande «Forestière»	Verre	200 gr	CHF 14.85	_____
_____	1001	«Traditionnelle» Emincé	Verre	200 gr	CHF 9.70	_____
_____	1005	«Traditionnelle» Emincé	Verre	400 gr	CHF 14.65	_____
_____	1002	«Saveur d'Asie» Emincé	Verre	200 gr	CHF 8.75	_____
_____	1006	«Saveur d'Asie» Emincé	Verre	400 gr	CHF 12.15	_____
_____	1003	«Célestine Bombay» Emincé	Verre	200 gr	CHF 10.30	_____
_____	1007	«Célestine Bombay» Emincé	Verre	400 gr	CHF 15.75	_____
_____	1004	Stroganoff	Verre	200 gr	CHF 10.70	_____
_____	1008	Stroganoff	Verre	400 gr	CHF 16.50	_____
_____	1010	Seitan belle jardinière	Verre	200 gr	CHF 9.80	_____
_____	1009	Seitan belle jardinière	Verre	400 gr	CHF 14.60	_____
_____	1011	Spezzatino alla nonna	Verre	200 gr	CHF 11.00	_____
_____	1012	Spezzatino alla nonna	Verre	400 gr	CHF 16.25	_____
_____	1013	Hachi «Maison»	Verre	200 gr	CHF 11.50	_____
_____	1014	Hachi «Maison»	Verre	400 gr	CHF 16.70	_____
_____	7001	Offre d'automne: 1x Rillettes Gourmet-Party, 1x crème Basilico, 1x Seitan Traditionnelle, 1x Hachi maison, 1x crème Forestière, 1x Seitan belle jardinière)			CHF58.90	_____
		Port			Total	_____

Nom/Prenom: _____

Adresse: _____

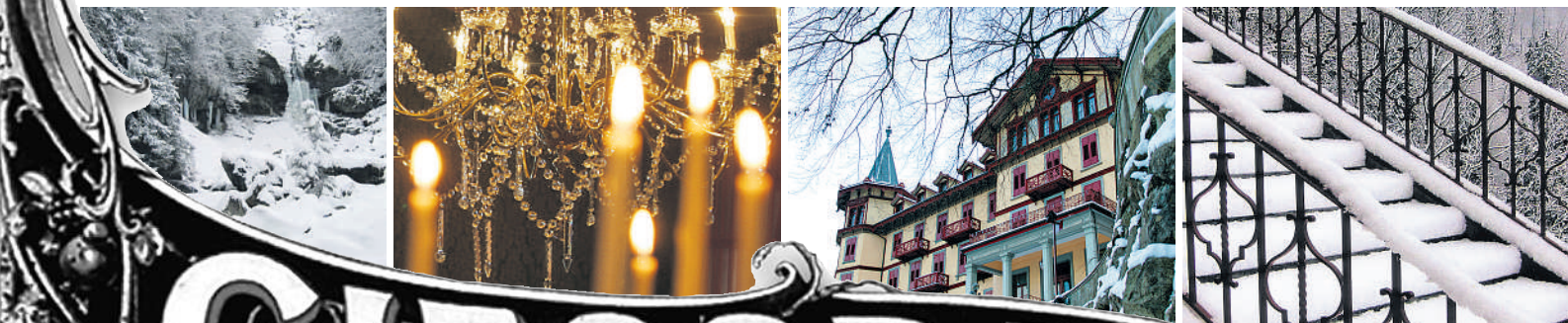
Code postale, lieu: _____

Téléphone: _____

Date: _____ Signature: _____

Talon de commande, à envoyer à la Fondation Franz Weber, «Grand V», case postale, 1820 Montreux, Fax 021 964 57 36
Fini à l'expédition dans les trois jours ouvrables

Commandez par Internet: www.grandv.ch



GIESSBACH

Giessbach dans un paysage hivernal féérique

Le Grandhotel Giessbach, un hôtel qui sommeille en hiver?

Pas tout à fait – De petits salons intimes et feutrés ainsi qu'une cuisine de tout premier ordre vous attendent au beau milieu d'un paysage hivernal féérique.

Une expérience unique et séduisante dans la chaleureuse atmosphère de Giessbach.

Que cela soit pour une fête de famille, d'anniversaire, d'entreprise ou un dîner de Noël, l'équipe de Giessbach est à votre disposition sur réservation.

Salles de 15 à 70 personnes

Hébergement possible à partir de 20 personnes

Pour de plus amples informations appelez-nous au : +41 (0)33 952 25 25

